

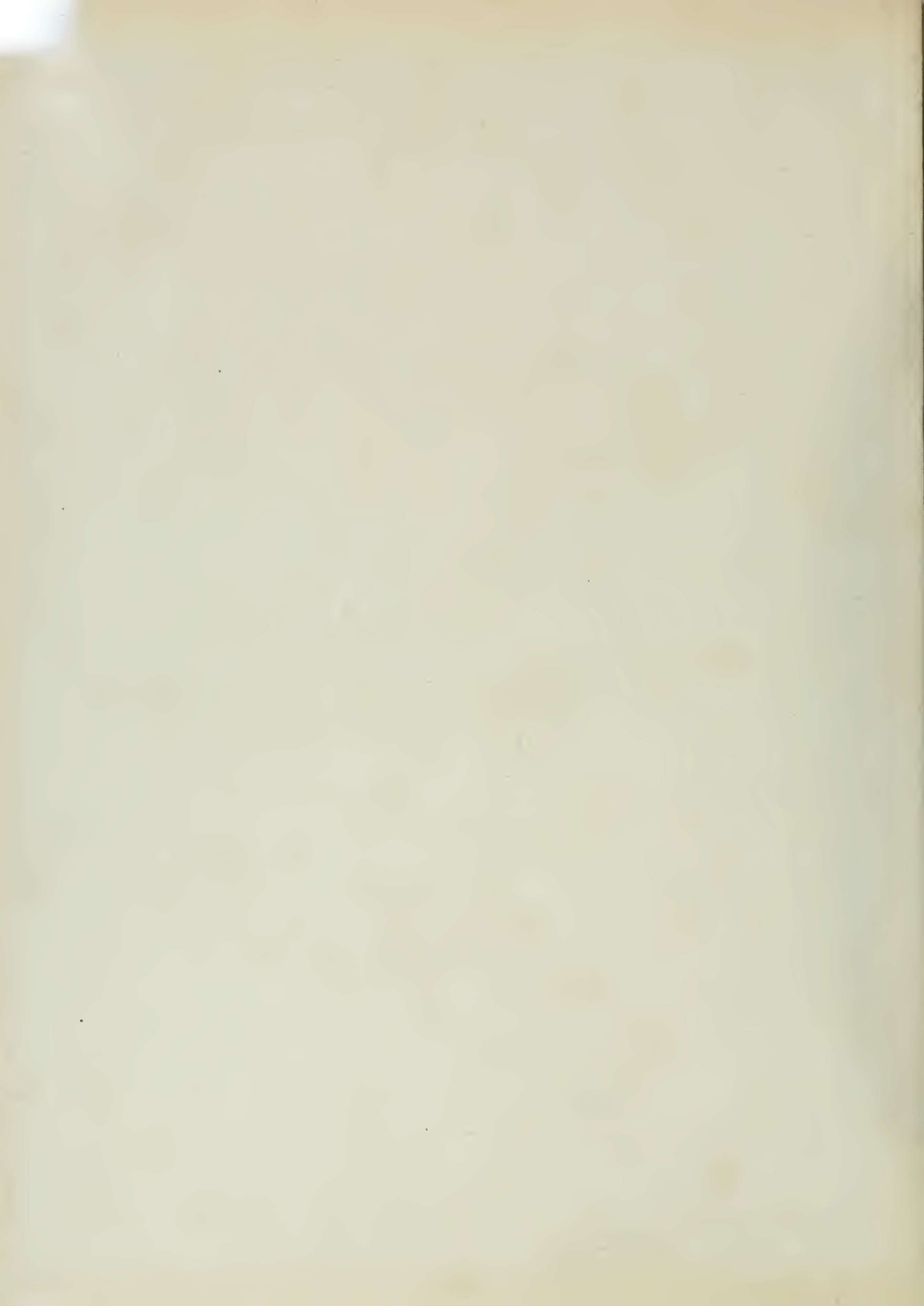
1843

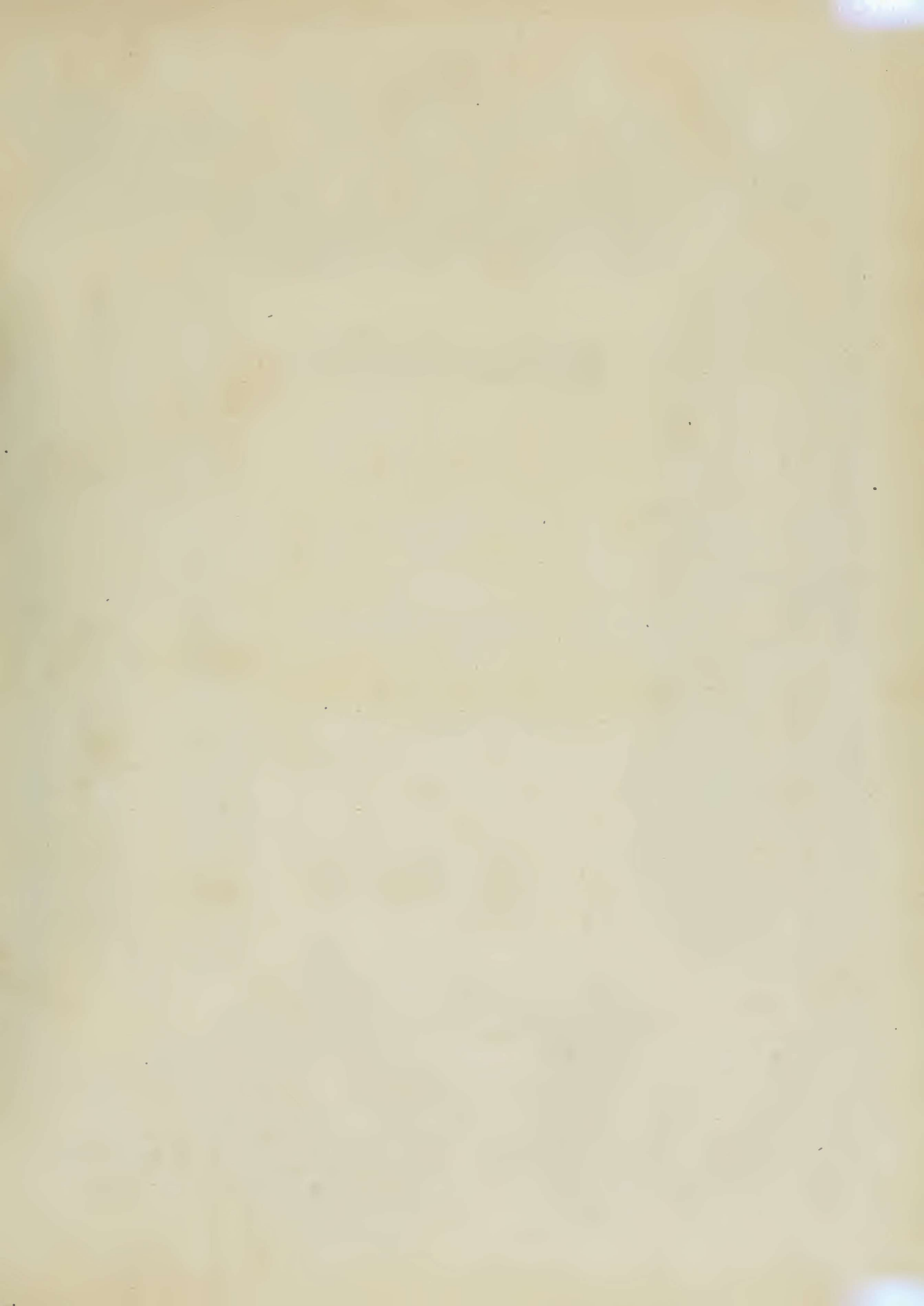
Page 21



L'ILLUSTRATION.

TOME DEUXIÈME.









L'ILLUSTRATION

TOME II

ORNÉ DE 300 VIGNETTES

Septembre, Octobre, Novembre, Décembre,

1843

Janvier, Février,

1844

PARIS

J.-J. DUBOCHET, ÉDITEUR,

33, rue de Seine.



MARVILLE

E

LIBRARY



PREFACE



T. II.

Il y a un an, au début de cette publication, sans précédent et sans modèle dans notre pays, nous avions à faire comprendre et à justifier une innovation qui a, depuis, fourni la preuve de son charme et de son utilité; *l'Illustration* a si rapidement pris possession de la faveur publique, qu'elle n'a plus aujourd'hui personne à convaincre.

Écrire et peindre, montrer les objets qu'on décrit, parler à la fois aux yeux et à l'esprit, traduire les récits en images, aider l'intelligence en frappant la mémoire, tel est le problème

déjà résolu dans les livres, posé et résolu par nous dans un ordre de publicité qui n'avait pas, jusqu'alors, songé à emprunter le secours de cette autre langue qui emploie, au lieu de la plume et d'accord avec elle, le crayon et le burin.

Ce n'est pas en France seulement que *l'Illustration* a rencontré une soudaine et précieuse approbation. Peu s'en faut que son titre de *Journal Universel*, qui ne devait s'entendre que de l'universalité de son domaine intellectuel, ne réponde aussi à sa publicité, déjà européenne, et qui commence à s'étendre dans les autres parties du monde avec une rapidité que les éditeurs n'avaient pu espérer, malgré leur confiance dans les chances d'une entreprise regardée par d'autres comme une opération périlleuse.

Outre les risques de fortune que des augures décourageants nous montraient au terme de cette tentative, nous avions affaire encore aux incrédules qui niaient la possibilité de traduire en gravures, presque aussi vite que par la parole, les sujets qui font la matière de notre journal. Quinze cents dessins, dont la plupart sont tirés des événements de la semaine, de la circonstance qui excitait l'attention ou la curiosité au moment de leur publication, du personnage qui occupait la scène à un jour donné de la période annuelle; quinze cents dessins, parmi lesquels il y en a un grand nombre qui sont des compositions considérables, des tableaux de genre, et souvent de grandes pages de l'histoire contemporaine, répondent pour *l'Illustration* et pour ses infatigables graveurs, MM. Best et Leloir, dont les ateliers ont trouvé le moyen de faire de chaque jour vingt-quatre heures. — Nous venons de dire le secret de *l'Illustration*.

Qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil rétrospectif sur une collection qui forme déjà deux volumes, pour nous rendre à nous-même ce bon témoignage que nous n'avons manqué à aucune des conditions de notre programme. Toutes les publications ne résistent pas à cette épreuve, qui consiste à rapprocher le prospectus de la table des matières pour juger l'œuvre par les engagements pris d'avance envers le public. Nous sommes heureux de n'avoir pas à redouter cette comparaison.

Nous croyons avoir, autant que l'occasion l'a exigé ou permis, accompli nos engagements. Nous avons montré du moins que nous n'en perdions aucun de vue, et que toutes les matières indiquées doivent venir à leur tour, et en leur temps, prendre place dans un recueil aussi varié et d'un fonds aussi inépuisable que la variété sans bornes des scènes dont le monde entier est le théâtre.

L'année 1844 nous offre une matière nouvelle et pleine d'intérêt dans cette grande solennité de l'industrie, dont l'ouverture est fixée au 1^{er} mai: *l'Illustration* ne répondrait pas à son titre, et ne comprendrait pas toutes les ressources de sa double combinaison du texte et de la gravure, si elle ne devenait pas le *Moniteur* de cette exposition, dont la description, sans l'image, ne donnerait qu'une idée incomplète et insuffisante.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

<http://www.archive.org/details/lillustrationjou02pari>

INDEX

TABLE DES GRAVURES.

AGRICULTURE.

Animaux domestiques en Angleterre, neuf gravures.....	380-81
Depannage des blés dans les départements méridionaux.....	9
Moissonneur à la sape.....	8
Moissonneuse à la faucille.....	1d
Moissonneur à la faux.....	9
Moissonneurs faisant les nœuds.....	1d
Vendanges (Les), sept gravures.....	451-52-53-54

CARTES ET PLANS.

Plan de Paris indiquant les percements de rues nouvelles.....	219
Plan de la place de la Bastille.....	224

CARICATURES.

Aimé Carême (L.), fils posthume de Nardi-Gras Baissers (Les) du Jour de l'An, dessin de Grandville.....	281
Bellario, dix-sept caricatures.....	180-81-82
Boulé-Gras (L'aristocrate sur le), par Bertal.....	60d
Calme de la mer (Le).....	261
Chasseur au canon, par J.-J. Grandville.....	36
Chasseur devastateur (Le), par J.-J. Grandville.....	1d
Chasseur fashionable (Le), par J.-J. Grandville.....	37
Députation du gibier reconnaissant à la Chambre des pairs, après la dispersion de la loi sur la chasse.—Dessin de J.-J. Grandville.....	1d
Dernier Lièvre européen (Le), par J.-J. Grandville.....	39
Dessin de J.-J. Grandville.....	38
Entrement du Carnaval.....	409
Feu de peloton sur une perdrix, par J.-J. Grandville.....	39
Mer agitée (La).....	261
Modes de 1844, par Grandville.....	288
O'Connell (Caricature anglaise sur).....	349
Oraison funèbre de 1843, neuf gravures.....	27-29
Ouverture de la chasse, dessin de J.-J. Grandville.....	35

Péri (La).—Dix Caricatures.....	213-44
Petites Misères (Les) du Jour de l'An, vingt gravures.....	288-86-87-88
Saint-Cloud (Fête de).—Le Mirliton, dessin allegorique par J.-J. Grandville.....	56
Un Chasseur parisien, dessin de Cham.....	38
Une Sentinelle perdue.....	128
Une nouvelle charge de Dantan.....	208
Un Garde national contraire.....	272

EXPOSITION DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE.

Envois de Rome.—Le Joueur de Violon, <i>fac simile</i> du dessin de M. Poillet, d'après Raphaël.....	404
Envois de Rome.—Les Lamentations de Jérémie, tableau de M. Murat.....	405
Envois de Rome.—Orreste poursuivi par les Furies, statue en marbre par M. Chaudard.....	105
Grands prix.—Arion sauvé par un dauphin, premier grand prix de gravure en médaille, par M. Morley.....	104
Mort d'Epaminondas (La), premier grand prix de sculpture, par M. Sarrchal.....	103
Océipe s'exaltant de Thèbes, premier grand prix de peinture, par M. Daubigny.....	104

FLEURONS, CULS-DE-LAMPE, ORNEMENTS.

Algérie.—Vignettes diverses.....	48-331-338-411
Amusement des Sciences (En tête des).....	16
Attributs d'Agriculture.....	7-8
Attributs des Sciences et des Arts. 23 499-202-251.....	348
Bibliographie (En tête de bal).....	14-190
Courrier de Paris (En tête du).....	23
Chronologie (En tête de la).....	395
Titre de la romance intitulée <i>Je t'ai bien longtemps attendu</i>	220
Titre de la musique intitulée <i>Entre Pise et Florence</i>	412
Un Courrier.....	337

Vignettes et Fleurons divers. 11-14-25-26-66-85-92-96-140-126-155-240-334-370.....	73-335
--	--------

HORTICULTURE.

Cercle général d'Horticulture. — Distribution des prix dans l'Orangerie du Louvre. — 24 septembre.....	65
--	----

MECANIQUES, MACHINES.

Perfectionnement de la Navigation à la vapeur. — Fig. 1. — Avant d'un bâtiment à roues avec courant d'air, vu de côté.....	298
Perfectionnement de la Navigation à la vapeur. — Fig. 2. — Avant du bâtiment vu de face.....	1d
Perfectionnement de la Navigation à la vapeur. — Bâtiment à hélices avec courant d'air sans cheminée.....	1d
Système de Chemin de fer de M. le marquis de Jouffroy. — Fig. 1. — Elevation de la locomotive.....	315
Système de Chemin de fer de M. le marquis de Jouffroy. — Fig. 2. — Plan de la locomotive.....	1d
Système de Chemin de fer de M. le marquis de Jouffroy. — Fig. 3. — Wagons du nouveau système.....	316
Système de Chemin de fer de M. le marquis de Jouffroy. — Fig. 4. — Wagons en usage sur les Chemins de fer actuels.....	1d

MEDAILLES.

Ecole Normale (Médaille de l'), par M. Boyer.....	83
Mohère (Médaille de).....	328
Vattemare (Médaille de M. Alexandre).....	4
Victoria (Médaille de la reine).....	194

MODÈS.

Bijouterie, cinq dessins.....	272
Bracelets Victoria.....	48
Chapeaux, trois dessins.....	112

Costume d'homme, de Humann.....	144
Costume de cour.....	400
Toilette d'été.....	32
Toilette de ville.....	112
Toilettes d'hiver.....	160
Toilette de femme et d'enfant (costume d'hiver).....	192
Toilette de femme et d'enfant (costume d'hiver).....	210
Toilette de femme et d'homme (costume d'hiver).....	246
Toilette de bal.....	344
Toilettes de bal et toilettes de ville.....	320
Toilette de ville.....	336
Toilette de ville.....	368
Travestissements. — Costume suisse. — Bachelier. — Mousquetaire.....	384
Travestissements.....	410
Trophée de Chasse.....	176

PORTRAITS.

Aberdeen (Lord).....	94
Alaman (Dom Lucas).....	261
Albert (Le prince).....	25
Bertrand (Le général), decede le 1 ^{er} février 1844.....	369
Bernadotte, roi de Suède et de Norvège.....	384
Bouffe.....	229
Brune, decede à Rouen le 25 décembre 1843.....	289
Burdett (Sir Francis).....	353
Bustamante (Le général).....	31
Caballero (M.), ministre de l'Intérieur (Espagne).....	194
Chemier (Marie-Joseph).....	261
Delavigne (Casimir).....	237
De Kous (Charles).....	26
Donizetti (M.).....	200
Dupin aîné (M.).....	162
Duret (M.).....	99
Empereur (L.) de la Chine.....	235
Eynard (Le colonel).....	225
Formasari (M.).....	149

Théâtre portatif de campagne. — Développement partiel.....	46	Une prédication du père Natchew.....	69	de Seine-et-Oise. — Vue générale du côté du parc.....	233	Hôtel Lambert — Galerie dite Lebrun, servant de salon de conversation pendant le bal.....	333
Torrents. — Plan de la Vallée de la Burauc.....	478	Une Ecurie portugaise, dessin à la plume fait par don Fernando, roi de Portugal.....	73	Colonne agricole de Petit-Bourg. — Vue générale du côté du préau, au moment de la récréation des colons.....	1d.	Lanterne (La) de Diogène.....	58
Id. d'un torrent.....	1d.	Une Chasse dans un hôtel de la rue Saint-Hippolyte.....	469	Corps de garde de la Bastille.....	224	Longwood, maison habitée par Napoléon à Sainte-Hélène.....	221
Torrents. — Coupe en long d'un torrent.....	1d.	Une rue souterraine de Paris.....	405	Corps de garde de la Bastille.....	224	Maison de Jassin.....	43
Traite des Nègres. — Nègres conduits à la côte.....	420	Vision de saint Hubert.....	168	de la Seine (Vue extérieure de).....	375	Maison d'O'Connell — Merrion-Square.....	323
— Marché d'esclaves.....	1d.	Volture (La) de mariage de l'empereur du Brésil.....	32	Etat actuel des bâtiments de la fabrique incendiée à Rouen le mardi 28 novembre 1843.....	261	Marché Bonne-Nouvelle (Entrée sur l'impasse Mazagan du nouveau).....	311
— Marchand d'esclaves.....	1d.	Volture du roi.....	41	Etat actuel des constructions des nouvelles chambres du Parlement anglais.....	39	Marché Bonne-Nouvelle (Vue intérieure du).....	1d.
— Nègres dans les entraves.....	1d.	Yoyages en Zigzag. — Scize gravures.....	251-52-53	Eau (Vue du château d').....	285	Mausolée du duc de Beaufouly, à Malte.....	290
— Carcans servant à enchaîner les esclaves pour les conduire de l'intérieur des terres jusqu'au lieu de l'embarquement.....	1d.	Id. une vignette.....	191	Fabrication du gaz. — Vue générale de l'usine de la Compagnie Parisienne, barrière d'Italie.....	372	Monument de Molère (Vue du) pendant l'inauguration.....	329
— Barres de justice, colliers, cadenas, et de servant à enchaîner les esclaves à bord du navire.....	1d.	Wagon de la reine d'Angleterre. Vue extérieure (de).....	232	— Atelier de distillation.....	373	Monument élevé par les Ecossais à la mémoire des Prisonniers français.....	221
— Nègres chargés de ses noirs.....	121	Wagon de la reine d'Angleterre (Intérieur du).....	1d.	— Atelier d'épuration.....	373	Pont de la Cité, nouvellement construit entre la Cité et l'île Saint-Louis.....	229
— Coupe de profil d'un navire négrier.....	1d.	Id. Communes avant l'incendie de 1834.....	357	Folkstone. Vue du port de) et banquet d'inauguration du Chemin de fer.....	101	Pontion. Vue de la fontaine du) à Spa.....	87
— Vue de la batterie basse d'un navire négrier.....	1d.	Colonne agricole de Petit-Bourg, département de Seine-et-Oise.....	357	Gerousterie (Source de la) à Spa.....	83	Saintes — Arc de triomphe de Germanicus, récemment démoli.....	212
— Coupes de deux étages situés à l'arrière au-dessus des deux batteries.....	422			Halle d'Ypres.....	303	Stalles (Les) de Sainte-Genève, à Louvain.....	291
— Coupes de face de navires négriers à une et à deux batteries.....	1d.			Hôtel de M. Molé, rue de la Ville-Évêque.....	464	Vesuve (Maison de l'Ermitage du).....	404
Treport (L.). — Départ de la reine d'Angleterre. Un Grand Lever de la reine d'Angleterre.....	289			Hôtel-de-Ville de Gand.....	300	Vesuve (Coupe du cratère du).....	292
				Hôtel-de-Ville de Bruxelles.....	301	Washington (Le capite de).....	292

TABLE DES ARTICLES.

Académie des Beaux-Arts. — Exposition des Grands Prix et des Envois de Rome.....	103	Cour de Gérolstein (La) — Palais-Royal.....	293	Jacquet. — Variétés.....	432	Penitencier militaire de Saint-Germain.....	345
Séance annuelle.....	103	Daniel le Tambour. — Gymnase.....	234	Jeun Lenoir. — Gymnase.....	114	Pétri (Reprise de la). — Opéra.....	212
Académie des Sciences. — Compte rendu des séances des deuxièmes et troisièmes trimestres.....	182-183-246-394	De l'autre côté de l'Eau. — Souvenirs d'une promenade.....	315	Jeux de bien longtemps attendus. — Roumanie. Musique de M. Alfre Bureau, paroles de M. Henri Blaze.....	221	Petits Poèmes du Nord.....	283
Accidents sur les Chemins de fer (Des). — Statistique.....	71	Destruction des monuments historiques (De la). Diorama. — Nouveaux tableaux.....	214	Journal de l'An en Europe (Le).....	273	Petits Bouteurs du Jour de l'An (Les).....	283
Accident du 10 novembre sur le Chemin de fer de Versailles (rive droite). — Différents systèmes pour prévenir les accidents.....	182	Don Sebastian. — Opéra.....	240	Id. en l'honneur (Le).....	282	Petites industries en plein vent (Les).....	311-375
Agriculture. — Labour et Moisson.....	7	Don Francisco Martinez de la Rosa.....	2	Laird de Danubie (Le). — André Chénier.....	252	Pierre Landais. — Opéra.....	212
Id. Concours de Poissy. — Animaux domestiques en Angleterre.....	379	Don Quichotte et Sancho Pança. — Cirque-Olympique.....	132	La Médée de sa Honneur.....	64	Picheux et Pichoux. — Variétés.....	212
Améliorations en cuir.....	61	Don Graciel Alferce. — Fantaisie maritime.....	305-306	Lucia di Lammermoor. — Théâtre-Italien.....	101	Plan de la Cité de la Bastille. — Explication des signes et chiffres du plan donne page 221.....	240
Amie errante (L).....	215	Ecole des Princes (L). — Opéra.....	85	Madame Roland. — Vaudeville.....	162	Plaisirs et Misères de l'Hiver.....	360
Amorçage et Ouverture des voies publiques à Paris.....	215	Eclair (L). — Opéra.....	215-309	Manfred. — Opéra.....	49	Procession seculaire de Fourvières, et pose de la première pierre du pont du Change à Lyon.....	113
Approvisionnement de Paris. — Nouveau marché Bonne-Nouvelle.....	351	Enfants-Trouvés (Les).....	215-309	Marquise de Corbin (La) — Palais-Royal.....	212	Projet d'une Caisse de pensions de retraite pour les Classes laborieuses.....	138
Armée. — Chasseurs à cheval. — Nouvel uniforme.....	125	Expédition de gar à Londres. — Moyen de prévenir de semblables accidents.....	51	Mathew (Le Fée), apôtre de la tempérance.....	69	Procède Rouillet (Le).....	245
Amusement des Sciences.....	143-161-176-177-222-223-302-302-303-316	Exposition de fleurs et de fruits dans l'Orangerie des Tuileries.....	65	Medicine chez les Arabes (De la).....	22	Projet de perfectionnement de la Navigation à la Vapeur, et suppression de la Cheminée dans les bateaux, par M. Lefebvre.....	294
Bellario. — Théâtre-Italien.....	119	Fantasma (Il). — Théâtre-Italien.....	261	Mina, ou le Ménage à Trois. — Opéra-Comique.....	116	Proclamation inaugurant le Monument de Molère (De la).....	316
Benardotte, 1768-1814. — Notice biographique.....	385	Fête des Loges. — 3 septembre.....	47	Miscra publique.....	116	Physiologie de la Robe.....	302
Bohémiens de Paris (Les). — Ambigu-Comique.....	85	Id. de Saint-Louis, à Tunis.....	55	Modes de 1814.....	258	Quelques réflexions sur l'Apprentissage.....	51
Bois de Troupiers. — Palais-Royal.....	118	Id. des Environs de Paris. — La fête de Saint-Cloud.....	13.	Mœurs algériennes.....	68	Question de l'Enseignement (De la).....	492
Cagliostro. — Opéra-Comique.....	409	Fêtes de Septembre (Les), à Bruxelles.....	23.	Monument élevé par les Ecossais à la mémoire des Prisonniers français.....	221	Revolutions du Mexique.....	246
Camp de l'Instruction. — Camp de Lyon.....	97	Fête de Septembre 1843.....	83	Moyens dangereux (Les) — Opéra.....	212	Revue Algérienne.....	456-225-261-331-401
Capitaine Landeau. — Gymnase.....	132	Fille du Ciel (La). — Délassements-Comiques.....	418	Mystères de Paris (Les) — Opéra-Saint-Martin.....	391	Romaniers contemporains. — Charles Dickens.....	26-38-105-120-151-214-235-328-337
Captives du Cœur (Les). — Nouvelle.....	298	Fragments d'un Voyage en Afrique.....	290-410	Nasfrageux (Les). — Opéra-Saint-Martin.....	122	Saint-Hubert (La).....	167
Caricature sur O'Connell.....	349	Hasard et Colombie. — Nouvelle traduite de l'allemand, de Wilhelm Willmar.....	341	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Sainte-Cécile (La).....	499
Caricature sur le Baruf-Gras.....	400	Histoire de la somme.....	162-183-193-201-231-241-253-289-307-324	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Scène scénaristique de la Société Philotechnique.....	295
Classes d'hiver. — La Chasse aux Canards.....	318	Homme Blavé (L). — Vaudeville.....	212	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Simulacre d'un Combat naval dans la rade de Brest.....	84
Chasse (De la) et du Breconage.....	394	Horloge qui chante (L). — Nouvelle américaine.....	216-262	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Stella. — Comédie.....	212
Château de Valançon (Le). — Galette.....	118	Hudson Lowe.....	321	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Sur les Toits. — Voyage en Espagne.....	73
Chemin de fer de Londres à Folkestone.....	101	Inauguration de la statue de Bichat sur la place de la Grenette, à Bourg.....	3	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Théâtre portatif de campagne.....	46
— Voyage de Boulogne à Londres en six heures.....	101	Inauguration de la statue de Henri IV, à Paris.....	20	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Théâtre-Royal-Italien. — Bellario, opéra scénaristique, par Bertal.....	180
Chronique musicale.....	310-394	Id. de la statue du roi René, à Angers.....	33	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Théatres (Des) et du Druat perçu sur leurs recettes.....	199
Coffret donné par le Roi à la reine Victoria.....	80	Inauguration de la statue de l'abbé de l'Epee, à Versailles.....	1d.	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Torre (Les) des Hautes-Alpes, le Rhône et les Inondations.....	177
Collection de dessins de M. A. Vattermeur.....	73	Inauguration du Monument de Molère.....	327	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Tout ou Part. — Opéra.....	118
Colonne d'enfants pauvres. — Petit-Bourg (Seine-et-Oise).....	215	Incendie du théâtre de l'Opéra, à Berlin.....	296	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Traité et de l'Esclavage (De la).....	119
Considérations météorologiques sur le mois de décembre 1843.....	35	Institution royale des jeunes Aveugles.....	296	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Turcotte (La) ou l'Emploi des Richesses — Théâtre-Français.....	231
Croix. — Expérience du 27 août 1843.....	35	Inventions nouvelles. — Système de Chemin de fer de M. le marquis de Jouffroy.....	314	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Un Jour d'orage. — Gymnase.....	74
Correspondance. — Bepnos. 192-218-312.....	38-385-400	Inventions nouvelles. — Locomotion sur les Chemins de fer. — Fertilisation.....	325	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Un amour en prison. — Nouvelle.....	44-99
Id. Lettre de M. Goupil-Fesquet.....	238	Id. et les Bas Breton (L). — Mannon — Gymnase.....	242	Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Un Ménage parisien. — Théâtre-Français.....	338
Correspondance. — Lettre de M. le billyphilo Jacob, suivie de la réponse de M. T.....	250			Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Une Soirée orientale à Paris.....	4
Correspondance. — Lettre de M. O. N. à M. le Directeur de l'Illustration.....	251			Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Une Visite au poète Jassin.....	145
Correspondance. — Lettre de M. Jean Kermadec à M. le Directeur de l'Illustration.....	344			Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Une Bouteille de Champagne. — Nouvelle.....	163-186
Correspondance. — Lettre d'un abonné de Bordeaux à M. le Directeur de l'Illustration.....	252			Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Une nouvelle charge de Bonaparte.....	298
Courrier de Paris. 1-23-34-50-51-58-114-121-150-161-179-191-210-221-213-219-241-301-313-319-337-379-389-417.....	123			Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Une Idée de Médecin.....	245
Courses au Champ-de-Mars.....	123			Nécrologie. — Le comte de Tournon.....	81	Vattermeur (M. A.) et son projet d'éclairage.....	4

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SCIENCES.

- Cours complet de Météorologie, traduit de Kœnitz par A. Martin. 238
Encyclopédie des Chemins de fer et des Machines à vapeur par E. Tournoux. 417
France statistique (La), par A. Legoyt. 414
Œuvres de Bernard Palissy. 334

PHILOSOPHIE. — MORALE. — ÉDUCATION.

- De l'influence du Christianisme sur le droit civil des Romains, par M. Troplong. 142
Kabbale (La) ou la philosophie religieuse des Hébreux, par Frank. 338
Livre (de) des mœurs de famille et des institutions, sur l'éducation pratique des femmes, par mademoiselle Nathalie de Lajolais. 222
Philosophie sociale de la Bible, par l'abbé Clemeut. 14

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

- Chine ouverte (La), par Old Nick et A. Borget. 682
Éléments de Géographie générale, par A. Balbi. 44

- Grèce continentale et la Morée (La), par Buchon. 315
Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne, par M. X. Marner. 41
Nord de la Sibirie (Le), par M. de Wrangell. 423
Pyrenées (Les), par M. le baron Taylor. Id.
Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, par Dumont d'Urville. 440
Voyage en Zigzag, par Topffer. 253

HISTOIRE. — MÉMOIRES.

- Abregé de l'histoire de Suède, par Lemoine. 398
Belgique monumentale, artistique et pittoresque (La). 299
Césars (Les), par M. le comte de Champigny. 340
Diplomates européens (Les), par Cateligne. 400
Études d'histoire et de biographie, par Bazin. 414
Faits mémorables de l'histoire de France, par Michelet. 237
Fêtes de Versailles, par H. Portoul. 474
Galerie des Contemporains illustres, par un homme de rien. 430
Histoire de Dix Ans, par Louis Blanc. 442
Id. de la Confédération suisse. 222

- Histoire de la Confédération maritime de France. 234
Id. universelle, par Cesar Cantu. (4 vol.). 318
Id. de France, par Henri Martin. Id.
Id. militaire des Éléphants, par M. Armand. 351
Histoire des États européens, par le vicomte de Beaumont Vassy (t. II). Suède et Norvège, Danemark. Prusse. 393
Histoire de France, Louis XI et Charles le Téméraire (t. VII), par Michelet. 414
Mémoires de Batare. 318
Id. de madame de Staël. 44
Tente de Charles le Téméraire (La). 304

LEGISLATION. — ÉCONOMIE POLITIQUE.

- Annuaire de l'Économie politique, pour 1854. 366
Cours de Droit administratif, par A. Trolley. Id.

LITTÉRATURE. — ROMANS. — CRITIQUE. — POÉSIE.

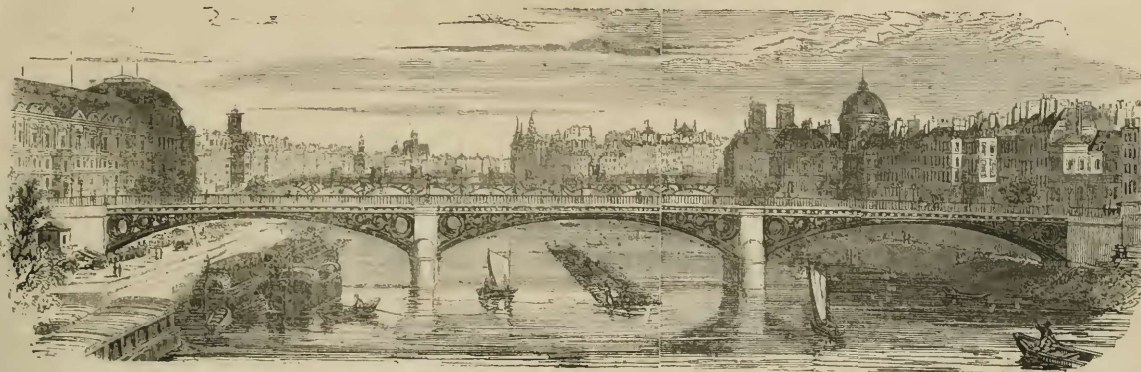
- Ahasvéros, par E. Quinet. 73
Autre Monde (L'), par Grandville. 498

- Bibliothèque dramatique de M. de Solenne. 222
Catalogue général des livres composant les bibliothèques du département de la Marine et des Colonies, par M. Bajot. 238
Catalogue d'une belle collection d'autographes. 340
Collection des Auteurs latins, par Vassier. 78
Contes du Bowage, par Ed. Ourliac. 110
Cours de Littérature dramatique par St.-Mars Girardin. 282
Esquisses de la vie d'artiste, par Paul Smith. 318
Fables de La Fontaine avec notes, par M. Gerusez. 110
Histoire comparée des Littératures espagnole et française, par Ad. Puiusque. 366
Iliade (l') et l'Odyssée, traduction nouvelle, par Gieud. 14.
Jardins (Les), par Delille. 238
Œuvres de Racine, avec les notes de tous les commentateurs. 288
Recherche de l'inconnu (La), par A. Delavergie. 173
Rues de Paris (Les). 126
Tom Pouce (Nouvelles et autres véritables aventures de), par Stahl. 267
Voyage ou il vous plaira, par T. Johannot, A. de Musset et P. Stahl. 173



L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75

N^o 27. Vol. II. — SAMEDI 2 SEPTEMBRE 1845.
Bureaux, rue de Seine, 55.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Incendie du théâtre de l'Opéra, à Berlin. Gravure. — Courrier de Paris. — Don Francisco Martinez de la Bosa. Portrait. — Inauguration de la Statue de Bichat, sur la place de la Grenelle, à Bourg. Statue de Bichat, par David (d'Angers). — M. A. Wattemare et son projet d'échange. Médaille. — Une Solvère orientale chez M. H. Graver. — Coats. Portrait et Extrait de Coats. — De l'autre côté de l'Eau, souvenirs d'une promenade, par O. N. — Agriculture. Labour et Moisson. Attributs. Moissonneurs à la Sape; Moissonneuse à la Faucille; Moissonneur à la Faux; Dépiquage des blés dans les départements méridionaux; Moissonneurs faisant des Meules. — On ne s'attise jamais de tout, Chansonnette. Musique. — Margherita Pastrelia, Roman de M. César Cantù. Chapitre V, la Conjuración. Six Gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Théâtre portatif de Campagne. Deux Gravures. — Amusements des Sciences. Gravure. — Rébus. Une Devise de Confiscur; Enseigne.

Incendie du théâtre de l'Opéra.

A BERLIN.

Un incendie vient de détruire le théâtre de l'Opéra de Berlin, c'était le soir du 18 août; l'élite des Berlinoises avait assisté à une représentation par ordre dans laquelle madame Pauline Viardot avait excité le plus vif enthousiasme. Le bruit des applaudissements vibrât encore, quand, sur les dix heures et demie, les soldats du grand corps-de-garde situé en face du théâtre en virent jaillir des tourbillons de fumée. L'officier de garde, à la tête d'une escouade, pénétra intrépidement au milieu des flammes, et parvint à sauver une collection précieuse de partitions. A onze heures, une foule considérable s'empressait autour de l'édifice, tant pour porter des secours que pour obéir à cet aveugle instinct de curiosité qui trouve à se satisfaire même au milieu des plus grandes catastrophes. Le prince de Prusse, en uniforme de général, dirigeait le travail des pompes; autour de lui étaient accourus le prince Albert, le prince Woldmar, le prince Etienne d'Autriche, le prince Adelbert et le prince Auguste de Wurtemberg. Le roi lui-même, Frédéric-Guillaume IV, les rejoignit à sept heures du matin. Grâce au zèle qu'on déploya, le feu ne consuma que les instruments de musique et une partie de la garde-robe. Le magasin des décorations se trouvant dans un autre bâtiment, on n'a perdu que celles qui avaient servi à la représentation de la veille. On a pu préserver les édifices voisins, le palais du prince de Prusse, celui du comte de Nassau (ex-roi de Hollande), et la Bibliothèque Royale; on avait fait toutefois des préparatifs pour enlever les livres en cas d'urgence.

La toiture s'est écroulée à minuit et demi, et il ne reste plus aujourd'hui, de ce remarquable monument, que des pans de murs crevassés et noirs.

Ce théâtre, commencé en 1740, avait été inauguré, le 7 dé-

cembre 1742, par la représentation de *César et Alexandre*, opéra de Graun; il était situé à l'extrémité de l'avenue *Unter den Linden* (sous les tilleuls), à l'angle de *Fredericks-Strasse*. Six colonnes corinthiennes décoraient la façade, dont la plinthe portait cette inscription :

FREDERICUS REX APOLLINI ET MUSIS.

Les statues de quelques auteurs dramatiques allemands étaient placées dans des niches extérieures. La salle, longue de 34 mètres (161 pieds), large de 34 mètres (105 pieds), avait quatre rangs de loges, un parquet, un parterre, et pouvait contenir près de 2,500 spectateurs.

Plusieurs scènes du dernier roman de madame Sand, la *Comtesse de Rulodstadt*, se passent à l'Opéra de Berlin.



(Incendie du Théâtre de Berlin.)

Courrier de Paris.

Il y a quelques jours, des hommes de lettres, des écrivains politiques s'étaient réunis et suivait un modeste cercueil : le mort qui s'en allait à sa dernière demeure avec cette escorte avait été un honnête homme et un homme de talent.

Tous les journaux, en annonçant cette fin prématurée de Bert, ont rendu justice, sans distinction de bannière et sans ressentiment de parti, aux nobles qualités de son esprit et de son âme, que rehaussaient la simplicité et la modestie, deux

— Les rares de notre temps, et qui courent risque, pour peu que cela dure, d'être tout entières ensevelies, comme vient de l'être ce bon et modeste Bert.

On s'est acheminé vers le cimetière de Vanves, et à la fois les restes mortels sont descendus dans la fosse; le prêtre a béni la terre fraîche, deux voix émus ont prononcé les paroles d'adieu, et les quelconques qui s'étaient donné rendez-vous autour de ce cercueil se sont séparés. Un monument, ou plutôt une pierre sépulcrale sans prétention et sans faste, simple comme la vie de celui dont elle doit recouvrir les restes, a été votée par la pitié de ces fidèles.

Deux simples discours, une simple toulle et une simple inscription! jamais Bert, de son vivant, n'aurait pu croire pour lui à une telle pompe, Bert, en effet, fut un de ces caractères timides, réservés, ingénus, qui dépendent beaucoup en intelligence, en dévouement, en humilité, et qui s'effarouchent et rougissent si, par hasard, ils soupçonnent qu'on s'aperçoit de leur mérite; esprits délicats et ornés, cœurs préparés à toute belle action et à tout sacrifice, ils se défient à chaque pas de leur existence, et disparaissent dans leur modestie. Il arrive que ces hommes, si craintifs et si défiant d'eux-mêmes, remplissent leur vie de nobles actions et de travaux distingués, sans en recueillir la moindre récompense; ils passent inaperçus avec une provision d'idées et de savoir dont la plus mince part suffirait à d'autres pour chercher l'éclat, faire du bruit et se dresser un piédestal. Quelques privilégiés seulement les connaissent et les apprécient à toute leur valeur; ce sont les hommes assez noblement et assez librement dotés pour aller trouver, à travers toutes les grossières réputations effrontées que l'audace et le charlatanisme enfantent, ces talents recueillis en eux-mêmes et voiles, qui se tiennent à l'écart et semblent fuir le grand jour avec autant de soin que le recherchent tous ces audacieux coureurs de renommée.

Telle a été la singulière destinée de Bert: il a mis la moitié de sa vie à être un littérateur plein de goût, un écrivain politique fécond et habile, une âme haute et libre, un bon et courageux citoyen, et le premier brailleur de papier venu s'est fait songeur, en vingt-quatre heures, plus de réputation que lui en vingt-quatre ans. Demandez à votre voisin: « Connaissez-vous Hilarion et Andolche? — Parbleu! si je les connais? vous répondra-t-il, ce sont deux grands hommes, deux fameux auteurs. L'un a fait le *Coupe-Joint*, l'autre, en trente-cinq parties, dont l'archêve en ce moment de lire le dernier chapitre; et l'autre, le *Coupe-Tête*, roman magnifique que je lirai la semaine prochaine, en attendant le *Coupe-Gorge*, par le même. »

Mais vous demanderez: « Connaissez-vous Bert? » que votre interlocuteur stupéfait vous regarderait de l'air ébahi d'un homme qui ne sait pas ce qu'on veut lui dire.

Ce qu'était Bert, on vous l'a appris sur sa toulle. Ce n'est qu'au moment où ces humbles hommes meurent qu'on y regarde d'un peu plus près et qu'on sent tout leur prix. En remuant leur vie pas à pas, on est tout étonné d'y retrouver la trace non interrompue d'une activité morale sans repos et sans faiblesse, qui puisait incessamment sa force à la source des sentiments généreux, pour la mettre au service des nobles causes. Ainsi Bert a été un des combattants résolu et infatigables de l'opinion libérale; il l'a servie, pendant tout le cours de la Restauration, avec la fermeté et la modération qui étaient à la fois le résultat de sa sincérité et de ses lumières. On ne cite pas un seul journal important, pendant cette période de lutte ardente, où Bert n'ait apporté chaque jour son contingent de talent, de savoir, de bon style et de conviction; il a été de toutes les luttes théoriques qui se livraient en ce temps-là avec tant de bonne foi et d'espérance, sur le terrain représentatif d'un côté, et de l'autre sur le vieux sol monarchique; et souvent il eut l'occasion de prouver que la résolution du citoyen ne faisait pas faute à la plume de l'écrivain.

Cependant, sous la Restauration, même au plus fort de cette grande querelle où il prenait une part si utile, si intelligente et si active, Bert n'était guère plus connu qu'en ces derniers temps où il avait cessé tout combat. C'est que Bert donnait son patriotisme et son talent, comme ces braves qui versent leur sang à toute rencontre, laissant aux fanfarons le soin de se payer après la bataille, et de faire sonner leurs éperons et leur sabre. Bert se taisait, lui! Bert, l'affaire terminée, se cachait derrière les autres, comme un simple soldat, quoique pendant la journée il eût été un des plus savants et des plus intrépides parmi les capitaines.

Deux fois cependant Bert se nomma: la première fois pour offrir sa poitrine à une épine ennemie et en faire un rempart à ses opinions; la seconde fois pour prendre sa place dans la résistance et se ranger du côté de la Constitution vivante. Bert fut un des signataires de la protestation de la presse contre les ordonnances de juillet 1830. Il se nomma à deux reprises, ai-je dit, et ces deux fois-là il mit sa vie sur son nom.

Non point l'aurait entraîné d'abord vers les lettres et le théâtre, mais sa modestie et son découragement d'un revers: sa première comédie, bien qu'écrite en vers spirituels et piquants, rencontra un parterre rétif. Bert, inhabile dans ses sentiments d'honnête homme et dans ses devoirs, avait, pour tout ce qui touchait à son mérite personnel, la timidité d'un enfant; il se crut condamné sans retour par ce premier échec, et se jeta dans la politique. Souvent, vers la fin de sa carrière, fatigué de cette politique si pleine de réalités désespérantes et de déceptions, je l'ai entendu parler avec regret de cet abandon qu'il avait fait de la poésie à son début, et donner à cette première passion de ses jeunes années un souvenir mélancolique.

Il lui en était resté un goût très-fine et très-sûr pour les bons et beaux écrits. Le libérateur se retrouvait souvent sous l'écrivain politique, et, dans les derniers temps, il avait fini par le remplacer tout à fait. Bert, depuis quatre ou cinq années, avait publié une série d'articles de critique littéraire et particulièrement de critique dramatique qui s'étaient fait remarquer par une sagacité d'analyse et une justesse de vues

ingénieuses aujourd'hui à peu près passées de mode; on y remarquait, à chaque pas, un esprit délicat et sensé nourri aux sources pures.

Cette finesse et ce goût, Bert les avait dans la conversation; mais il fallait qu'il se résolut à parler; il était dans le monde — quand par hasard il y allait — d'une réserve extrême: c'était le silence même; on n'aurait jamais soupçonné l'homme d'esprit dans cette statue d'Harpocrate. Il lui arrivait de n'être guère plus causeur avec ses amis, quoique doux, affable et d'humeur bienveillante; mais une fois qu'il s'y mettait, il était charmant à entendre, et content à ravir une foule d'anecdotes piquantes qu'il avait retenues ou qui étaient le résumé de son observation spirituelle et déliée.

Je le rencontrai souvent dans le foyer des théâtres, enveloppé d'une redingote flottante, la main au gousset de son pantalon, l'air distrait, la tête légèrement penchée vers l'épaule, traversant la foule sans la regarder, envisageant souvent ses amis intimes sans les reconnaître, et cherchant un petit coin solitaire, sur quelque banquet, pour s'y assoir et rêver. C'était là qu'il faisait bon aller le trouver; en vous voyant, mon Bert s'éveillait comme d'un songe; alors, s'il se décidait à causer, vous n'aviez qu'à le laisser faire; vous recueilliez les aperçus les plus justes et les plus fins sur la pièce nouvelle, sur les acteurs ou sur le vieux chef-d'œuvre qui venait de représenter, tout cela du ton le plus naturel et le plus simple du monde; tandis qu'un peu plus loin, tous les bruits brailards du foyer se démenaient avec les grands échos de leur ignorance vanité et faisaient grand tapage pour n'acconcher souvent que de paradoxes ou de sottises.

Après une vie si pure, si laborieuse et consacrée tout entière au pays, après un acte de dévouement public où il avait exposé sa tête pour la défense des lois, il ne manquait plus à Bert que de mourir pauvre et ignoré: c'est ce qui lui est arrivé; il est mort très pauvre en effet, et cet homme probe et désintéressé, qui s'était épuisé dans la lutte soutenue pour la cause de la France, n'a été accompagné au cimetière de Vanves que par un petit nombre d'amis! Ceci donne une idée des beaux sentiments et de la reconnaissance du temps où nous vivons.

— Passons à quelque chose de moins triste. Le héros de l'aventure n'est pas un simple mortel, un de ces hommes de rien, comme Bert, qui n'ont pour fortune que beaucoup de talent, de cœur et d'esprit; il s'agit d'un grand personnage, d'un très-grand personnage; on n'approche de lui qu'en s'inclinant; des peuples nombreux lui obéissent; il descend d'une race dont le blason remonte tout au moins au déluge, et se pare des titres les plus solennels et les plus magnifiques; c'est un puissant seigneur enfin qui s'assied sur un trône et porte un couronne au front; quant à son royaume, prenez la carte du monde, et tâchez de deviner sous quel degré de latitude il est situé et vers quel point de l'horizon, à l'orient ou à l'occident, au nord ou au midi. Il faut bien laisser quelque chose à votre sagacité.

Un beau matin, donc, ce noble prince était assis dans son cabinet, sur un vaste fauteuil de velours à crépines d'or et de soie; de ses deux mains il tenait un livre ouvert et magnifiquement relié, et fixait sur le vélin un œil sérieux et attentif. Le premier ministre entra en ce moment pour traiter, sans doute, des plus importantes affaires de l'Etat. Au bruit de ses pas, le prince, continuant à garder le livre immobile entre ses mains, et tournant la tête du côté de l'excellence: « Chut! » lui dit-il d'un air à la fois prudent et mystérieux; le ministre avançait toujours: « Chut! chut! » continua le prince, en reportant sans cesse ses regards sur le livre avec une attention inquiète et persistante.

« Qu'y a-t-il donc? rumina le ministre à part lui; sans doute Sa Majesté est occupée à méditer quelque chose de profond de ce livre précieux; une pensée philosophique ou politique, ou diplomatique... » Et cependant il allait toujours: « Chut! chut! chut! » dit le prince pour la troisième fois; et au même instant il ferma le livre avec violence; le ministre en tressaillit, et eut tout à la fois, dans cette vivacité, un signe de colère et une disgrâce.

Mais le prince: « Enfin, je la tiens! » s'écria-t-il; et son visage annonçait la joie la plus vive: « Je la tiens! je la tiens! — Quoi donc? la gravo solution qui occupait tout à l'heure l'esprit de Votre Majesté? — Non; la mouche! la mouche qui s'était posée là, sur cette page; la mouche que je cherchais à attraper depuis un demi-heure. »

Heureux peuple, dont le prince ne s'occupe qu'à prendre des mouches!

— Nous venons de parler d'un simple homme de talent et d'un prince bonhomme; parlons maintenant d'un grand homme. La diversité plaît.

On sait quelle émotion excita en France l'arrivée des glorieux restes de Napoléon; les villes et les campagnes par où passait le noir cortège s'inclinaient; tout dissimulant avoir disparu; pour tout le monde, Napoléon n'était plus qu'une grande ombre poétique, qui glissait à travers les mers sur les îles lointaines, pour venir retrouver la terre de la patrie, et s'y reposer éternellement dans son héroïque linceul; par tout les imaginations étaient émus.

Bouen, la ville énergique, se distingua particulièrement par son enthousiasme; dans l'ardeur de son émotion, le peuple rouennais se porta à l'Hôtel-de-Ville, et demanda que le fait mémorable du passage dans ses murs des restes du héros fut consacré par un monument durable; la municipalité s'associa à ce vœu populaire, et les souscriptions arrivèrent de tous côtés.

Aujourd'hui la ville de Rouen est satisfaite: une médaille d'un travail précieux est achevée, et perpétuera la mémoire de l'élan patriotique des Rouennais. Cette médaille est un chef-d'œuvre d'exécution et de pensée; on devine que le graveur, M. Depaulis, un des habiles et des renommés de notre art numismatique, inspiré par la grandeur du sujet, s'est attaché à mettre dans son œuvre toute la force et toute la finesse de son talent.

Sur la face de la médaille, on voit la tête de Napoléon;

cette noble tête est représentée de profil, ceinte du laurier impérial, et appuyée sur l'oreiller mortuaire; les traits sont d'une beauté exquise; bien que la mort vienne de les saisir, je ne sais qu'un d'héroïque et de grand vit toujours en eux; le mouvement est absent, mais il semble que la pensée subsiste, et il y a une admirable expression dans cette immobilité. Le dessin, le modelé, les moindres détails sont achevés; c'est tout à fait du grand art, de cet art des maîtres, qui attire, captive et fait rêver.

Au revers s'élève l'arc-de-triomphe sous lequel l'illustre cercueil a passé; au loin, la ville et ses tours pavées, pendant que le vaisseau qui porte le mort immortel glisse sur les eaux du fleuve, cette dernière partie de l'œuvre offre, sur les points de vue de la composition et de l'exécution, des détails infinis et d'une difficulté dont un talent supérieur, comme celui de M. Depaulis, pouvait seul triompher.

Le nom de M. de Joinville se mêle naturellement à cet épisode du premier napoléon: c'est M. de Joinville qui est allé demander Napoléon à la terre de l'exil; c'est lui qui a suivi la grande ombre sur les mers. On se plaît à voir un jeune prince ardent, qui a l'avenir devant lui, accompagnant un cercueil plein de si grands souvenirs.

— Voulez-vous avoir un défilant du grand zèle avec lequel certains bureaucrates se dévouent au soin des administrés, et avoir de quelques graves affaires ils s'occupent parfois? Quelqu'un que je connais bien, — c'était peut-être moi-même, — avait un rendez-vous l'autre jour avec un chef supérieur d'une grande direction.

L'antichambre était encombrée de solitaires; les uns attendaient depuis une heure, les autres depuis une demi-heure, mais tous attendaient. C'étaient partout des plantes et des hélas! « Quand mon tour viendra-t-il? Qu'est-ce qu'il fait donc? Ça n'en finit pas! Ah! mon Dieu! »

Enfin la porte s'ouvre et l'on s'introduit. Que vis-je en entrant? Mon homme, le nez collé contre les vitres de la fenêtre, « C'est vous! m'a-t-il dit. Savez-vous ce que je faisais là? je regardais passer les omnibus, et j'en ai compté dix de suite qui étaient complètement vides. »

Est-ce que le cerveau de certains administrateurs serait aussi vide que ces dix omnibus?

— On annonce le prochain départ de Rossini; il y a près de trois mois que l'illustre maestro est à Paris. Le monde musical a été chez lui en pèlerinage, depuis le plus obscur fabricant de notes jusqu'au plus illustre; on s'est agenouillé, on a supplié, mais personne n'y a fait; Rossini ne veut plus que sonner son estomac. Le plus grand ennemi qu'on puisse lui causer, c'est de lui faire entendre seulement une note; il tressaille aussitôt comme un hydrophobe à la vue d'une rivière.

Dernièrement un de nos plus ingénieux compositeurs lui parlait d'un morceau de chant qu'il venait de composer. « Je serais bien aise d'avoir votre avis et vos conseils, dit-il au maître; voulez-vous que j'aile chez vous demain? — Oh! surtout point de musique chez moi! » s'écria Rossini avec effroi.

Qu'a donc fait la musique à Rossini? Quant à Rossini, on sait ce qu'il a fait de la musique: dix chefs-d'œuvre et une foule d'opéras charmants. Est-ce une raison pour tant lui en vouloir?

— Mademoiselle Rachel est revenue; elle a joué vendredi dernier le rôle de Pauline. La canicule est fort favorable à ces ovations dramatiques; tandis que le parterre est occupé à respirer et à s'échauffer le front, il oublie d'avoir de l'enthousiasme. Cependant mademoiselle Rachel a exécuté des bravos suffisants pour des bravos du mois d'août.

— L'affaire de MM. Alexandre Dumas et Jules Janin est complètement enterrée; on n'en parle plus. Qu'on me permette cependant d'ajouter encore quelques mots pour lui servir de *De profundis* définitif.

Un des témoins du feuilletoniste, voyant le trouble et l'inquiétude de madame Janin, lui dit spirituellement: « Eh! mon pauvre ami, tu te trompes; ton duel n'est pas avec Dumas, mais avec la femme. »

M. Jules Janin répondit: « Que veux-tu? la pauvre petite n'est pas encore habituée à ces choses-là; c'est sa première affaire! »

— M. Alexandre Dumas, à peine remis de ce combat sanglant, vient de lire une comédie en trois ou quatre actes à MM. les comédiens français; l'ouvrage a été reçu, cela va sans dire, l'aut-il un peu mieux que les *Demoiselles de Saint-Cyr*? Je n'en sais rien; toujours est-il que M. Alexandre Dumas a grand besoin d'un succès pour panser les blessures qu'il s'est faites à lui-même dans sa ridicule affaire contre M. Jules Janin.

Don Francisco Martinez de la Rosa.

Don Martinez de la Rosa naquit à Grenade en 1786. Il était l'aîné d'une famille qui tenait un rang honorable dans la noblesse espagnole. Le premier acte de sa volonté fut une protestation énergique et généreuse contre les privilèges de la naissance; il ne voulut pas pour lui du droit d'aînesse et partagea avec ses frères l'héritage paternel. Enfant encore, il entendait de loin le bruit de notre grande révolution, et le spectacle de nos luttes antiques lui apport de bonne heure à distinguer la liberté, qui fait les nations grandes et fortes, de la licence, qui les énerve et les dégrade. Cette première impression de sa jeunesse, l'un de ses officiers, la guide au contraire dans toutes les phases de sa vie.

L'invasion de sa patrie par une armée française, cette irri-

parable faute de Napoléon, surprit don Martinez au milieu de ses travaux littéraires; il publiait à Salamance un cours de littérature et de philosophie. L'indépendance nationale trouva en lui un éloquent défenseur; il ferma ses livres, renoua à ses douces et studieuses occupations, et mit sa plume au service de cette noble cause. Il se fit journaliste et contribua puissamment à développer les généraux instincts populaires, force mystérieuse contre laquelle se brisa la puissance gigantesque de l'Empire.

Après l'invasion de l'Andalousie, quand le droit dut un instant céder à la force, don Martinez se réfugia à Cadix et de là il passa en Angleterre, triste exilé où il ne cessa de regretter la patrie absente et opprimée, sentiment plein d'amertume qui lui inspira quelques-unes de ses plus remarquables poésies. *El Recuerdo de la patria* (le Souvenir de la patrie), entre autres, est à lui seul un petit poème aussi remarquable par la délicatesse du rythme que par les sentiments tendres et élevés qu'il exprime. Qu'importait à l'exilé les splendeurs de cette cour opulente, les richesses industrielles de l'Angleterre, et ces femmes blanches et roses, aux yeux plus bleus que l'azur du ciel, aux cheveux qui paraissent de l'or pur? Les gracieux yeux noirs, le pied léger, le teint brun des femmes de la patrie n'étaient-ils pas ces froides beautés du Nord? Une triste et touchante invocation au fleuve paternel, *Padre Duero*, termine cette plainte harmonieuse.



(Don Francisco Martinez de la Rosa.)

Le temps de l'exil ne fut pas seulement consacré à des regrets stériles, le littérateur reprit ses travaux interrompus et publia à Londres, en 1811, un poème en six chants où furent réunies toutes les règles de l'art poétique espagnol. Cet ouvrage manquait à la littérature nationale. La compilation de préceptes rassemblés sans ordre et sans méthode par Juan de la Cueva était le seul code poétique de la poésie espagnole, et don Leandro Fernandez de Moratin avait signalé ce vide regrettable. Notre jeune poète se proposa de le remplir, et son poème, auquel il a joint des notes fort étendues, pleines d'érudition et d'idées justes, lui assigna dès lors une place élevée dans la littérature contemporaine. Il publia en même temps des appendices sur la poésie didactique, sur la tragédie et la comédie, études sérieuses qui complétaient l'œuvre de Juan de la Cueva.

Mais la bouillante ardeur du patriotisme espagnol ne supporta pas longtemps l'oppression étrangère. L'insurrection, qui jusque-là avait marché sans ordre et sans but, sans chef pour diriger et coordonner tous ses efforts, s'organisa enfin. A la pinte suprême avait succédé un gouvernement constitutionnel dirigé par les Cortès au nom du roi Ferdinand, alors prisonnier en France.

Don Martinez de la Rosa quitta l'Angleterre et vint aussitôt offrir ses services au gouvernement national. La prise de Saragosse et les malheurs qui avaient suivi l'héroïque résistance de cette énergique cité lui inspirèrent un poème intitulé *Saragozza*, cri d'indignation et de douleur qui fut répété par toutes les bouches et commença la réputation du poète.

Peu de temps après, il fit représenter à Cadix, pendant que l'armée française en faisait le siège, sa tragédie de *la Vence de Padilla*, un des sujets les plus populaires de l'Espagne. Cette œuvre dramatique, que la lecture des tragédies d'Alfieri avait inspiré à don Martinez, eut un prodigieux succès; elle fut représentée, non au théâtre, que les bombes françaises menaçaient, mais dans une baraque où la foule se pressait pour voir cette grande figure historique, cette *trama de Toledo*, comme dit un historien, que *todos le acataban no como a nuget mas como a varon heroico*.

Les succès désignèrent le jeune poète à l'attention des Cortès, qui étaient alors alliées à toutes les cours européennes. Don Martinez fut chargé de diverses missions diplomatiques, et lorsque la catastrophe de 1814 eut entraîné avec elle le trône du faible Joseph, les électeurs envoyèrent à la première assemblée des Cortès constitutionnelles le poète patriote qui avait chanté les gloires et les malheurs de la patrie en face de ses injustes oppresseurs.

On sait comment Ferdinand VII reconnut les services des patriotes constitutionnels qui lui avaient conservé son trône.

Don Martinez fut enveloppé dans la proscription générale et exilé en Afrique. Là encore il s'inspira des souvenirs de la patrie et écrivit sa tragédie de *Jhorquena*, un des plus poétiques épisodes de ces longues guerres de Grenade si vivement racontées par les romanceros et les historiens contemporains.

La révolution de l'île de Léon, en 1820, rendit don Martinez à la liberté et l'associa de nouveau au mouvement politique, dont il allait être bientôt un des chefs importants. Élu député par Grenade, sa ville natale, il ne tarda pas à recevoir de ses collègues un témoignage éclatant de l'estime qu'ils attachaient à son beau caractère et à ses talents: il fut appelé à la présidence des Cortès. En 1822, Ferdinand nomma don Martinez de la Rosa ministre des affaires étrangères, et le chargea de composer le cabinet. La ligne de conduite prudente et ferme, la politique modérée du nouveau ministère, suscitèrent contre lui les partis extrêmes, les *comuneros* et les *descomisados*. Il fut renversé le 7 juillet 1822, et Ferdinand n'ayant plus le choix qu'entre un libéralisme outré et le pouvoir absolu, n'hésita pas un seul instant.

La contre-révolution obligea de nouveau don Martinez à la fuite; mais cette fois il put suivre l'inspiration de son cœur, et vint se fixer en France, où il demeura pendant sept ans. Il publia en 1826, à Paris, une édition de ses œuvres où se trouve, en outre de celles que nous avons citées déjà, la spirituelle comédie de *la Nina en casa y la madre en la Alacura*, une traduction en vers de l'épître d'Horace aux Pisons et la tragédie d'*Oedipe*.

Pendant son séjour en France, nos moeurs, notre esprit, notre langue, lui devinrent tellement familiers qu'il composa pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin un drame historique intitulé: *Aben-Hamega, ou les Maures sous Philippe II*.

Mais le contre-coup de la révolution de Juillet qui se fit sentir en Espagne rappela bientôt l'exilé dans sa patrie. La chute du ministère Zea-Bernandez appela une fois encore aux affaires le parti modéré dont Martinez de la Rosa était devenu le chef. Le 15 janvier 1854, la reine-régente le choisit pour ministre des affaires étrangères et lui confia la présidence du conseil. Des actes empreints de grandeur et de sagesse signalèrent son administration. Les Mina, les Quiroga, les Isturiz, et tous ces proscrits illustres dont il avait partagé les efforts, les espérances, les dangers, furent rappelés par lui dans la mère patrie. Le 10 avril, il publia l'*Estatuto real*, œuvre pleine de sens et de modération, qui réglait la limite du pouvoir royal et celle du pouvoir populaire.

Mais l'Espagne n'était pas prête encore pour ce régime tempéré; les passions politiques étaient loin d'être amorties, et de longues et ardentes divisions devaient déchirer encore le sein de ce malheureux pays. La triste victoire d'Espartero sur la reine-régente éloigna une fois encore don Martinez de sa patrie. Il reentra en France, où il retrouva cette douce hospitalité qui seule pourrait consoler de l'exil, si quelque chose pouvait en consoler. Il reprit ses travaux littéraires, et publia en 1856 un nouveau volume où se trouvent de charmantes poésies légères, douce et riante mélodie au milieu de laquelle on entend de loin en loin une note sombre et douloureuse: c'est le cri de souffrance de l'exilé. Nous citerons entre autres la *Solidad*, la *Muerte*, un sonnet intitulé *Mis Penas*, et cette inscription pour le tombeau d'un émigré: « Que la terre te soit douce et légère... si la terre étrangère peut l'être jamais! »

Appelé, au mois de mai dernier, à presider la neuvième congrès historique réuni dans une salle du Luxembourg, il y prononça un discours fort remarquable dont nous avons indiqué le sujet au commencement de cette notice. Il y développa une luxueuse érudition, un esprit vif et pénétrant, une observation fine et profonde, qui excitèrent plus d'une fois les applaudissements de la savante assemblée.

Les événements qui se pressent en Espagne y rappellent don Martinez, dont l'avenir se lie désormais à celui de la prospérité, de la gloire et de la vraie liberté de sa patrie.

Inauguration de la statue de Bichat

Sur la place de la Grenette, à BOULOGNE.

Dans les premiers mois de 1794, par une froide matinée d'hiver, une foule de jeunes gens se pressait sur les bancs de l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, où professait l'illustre Desault. Bientôt celui-ci entra, aux applaudissements de son nombreux auditoire, et appela l'élève qui devait, suivant l'usage, analyser la leçon de la veille. L'élève désigné ne se pressant pas, le professeur demanda si quelqu'un dans l'auditoire pouvait le remplacer.

Un vit alors se lever un jeune homme d'un extérieur modeste; nouvellement arrivé à Paris, il n'était connu que de bien peu de ses condisciples, et ce fut avec quelque embarras qu'il prit la parole au milieu d'un profond silence. Mais bientôt un murmure d'approbation courut dans l'amphithéâtre; la pureté de son style, la netteté de ses idées, l'exactitude de son résumé, annoncèrent un professeur plutôt qu'un étudiant. Quand il eut fini sa lecture, Desault, vivement impressionné, le fit approcher de lui, et lui adressant la parole avec ce ton brusque mais plein de bonté qui lui avait valu parmi ses élèves le surnom de bonhomme bieu faisant: « Mon ami, lui

dit-il, quel âge avez-vous? — Vingt-deux ans, monsieur. — Où êtes-vous né? — A Thoirette, dans la Bresse, actuellement département du Jura. — Depuis combien de temps étudiez-vous la chirurgie? — Depuis trois ans. — A Paris? — Non, monsieur, j'y suis que depuis quelques mois; c'est à Lyon que j'ai commencé mes études. — Vous y avez suivi les cours de Marc-Antoine Petit? — Oui, monsieur; et même ce professeur a bien voulu m'associer à quelques-uns de ses derniers travaux. — C'est un grand chirurgien, il vous a deviné, et moi aussi je vois ce que vous êtes et ce que vous deviendrez un jour. »

Puis entraînant le jeune homme vers une embrasure de fenêtre: « Écoutez, lui dit-il, vous êtes bien jeune pour vivre seul dans une grande ville; de bons conseils ne vous seront pas inutiles; les études à Paris sont coûteuses et demandent à être bien dirigées; venez chez moi, vous y serez traité comme mon fils, vous profiterez de mon expérience, et vous me succéderez un jour... bientôt peut-être. »

Et comme le jeune homme, tout surpris d'une offre pareille, semblait hésiter: « C'est entendu, lui dit-il; après la leçon je vous emmène avec moi. A propos, comment vous nommez-vous? — Xavier Bichat. »

Tel fut, en effet, le début à Paris de Marie-François-Xavier Bichat, l'un des génies les plus étonnants qui aient illustré la médecine. Après avoir passé sa première enfance près de son père, médecin et maire du petit bourg de Pont-en-Bugey (Ain), il avait fait ses études classiques au collège de Nantua, puis au séminaire de Lyon, et s'était ensuite livré à son goût pour l'art de guérir. Interrompu dans ses travaux par les troubles politiques, il avait quitté Lyon après le siège de cette ville, non sans regretter les leçons et le savant patronage de son premier maître; heureusement le génie de Desault devina celui de Bichat, et loin de lui porter envie, loin de chercher à l'arrêter dans son essor, il l'adopta et ne négligea rien pour le développer, donnant ainsi un grand exemple.

Bichat se montra digne d'une pareille amitié; il se livra à l'étude avec plus d'ardeur que jamais, partagea tous les travaux de son illustre maître; et quand, deux-huit mois après, la mort vint le lui ravir inopinément, il devint à son tour l'appui de la veuve et du fils de celui qui l'avait traité en père.

De 1793 à 1798, il publia plusieurs ouvrages résumés des leçons de Desault, ou fruits de ses propres études. En 1797, il entra dans la carrière du professorat, et fit un cours d'anatomie et d'opérations chirurgicales. En 1798, il aborda la physiologie et la médecine proprement dite, et publia, en 1800, ses belles *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*. La même année il fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, quoique à peine âgé de vingt-huit ans.

Entièrement livré à son service d'hôpital et aux études de l'amphithéâtre pendant la journée, il passait les nuits à composer ses immortels ouvrages; et ce fut ainsi que, grâce à une immense capacité pour le travail et à une facilité prodigieuse, il publia en quelques années des chefs-d'œuvre qu'il devait, ce semble, avoir à peine le temps d'écrire, et parmi lesquels son *Anatomie générale* est un de ses beaux titres de gloire.

Cherchait sans cesse dans l'examen de l'homme mort les traces laissées par la maladie, il fit faire un grand pas à l'anatomie pathologique, dont on peut le regarder comme le créateur; enfin il méritait ce que Corvisart disait de lui: « Personne, en aussi peu de temps, n'a fait tant de choses et aussi bien. »

Éproué par le travail et par les veilles, il refusait de suivre les conseils de ses amis, qui cherchaient en vain à lui faire prendre du repos. Depuis quelque temps il souffrait d'indispositions fréquentes, lorsque, vers la fin de juin 1802, il fut une chute en descendant un escalier de l'Hôtel-Dieu, et perdit connaissance. Le lendemain il voulut, néanmoins, faire encore son service à l'hôpital, mais il s'évanouit au milieu de sa visite. Ramené chez lui, il succomba quatorze jours après, dans la maison de Desault, et fut pleuré par la veuve de son père adoptif, qu'il n'avait pas quittée.

Sur la demande de Corvisart, et par les soins du premier Consul, une table de marbre, placée le 2 août 1802 dans le vestibule de l'Hôtel-Dieu, atteste la reconnaissance du pays envers Desault et Bichat; on fit avec plaisir dans la même inscription funéraire les noms de ces deux grands hommes si unis pendant leur vie.

Un monument a été élevé à Bichat dans la ville de Lons-le-Saulnier (Jura). La ville de Bourg vient à son tour d'inaugurer pompeusement, le 24 août, une statue de cet illustre savant sur la place de la Grenette. La cérémonie avait attiré un concours immense, et les médecins surtout y affluèrent. Le vénérable Pariset représentait l'Académie royale de Médecine, dont il est secrétaire; les Facultés de Paris et de Strasbourg avaient pour délégués M. Hippolyte Royer-Collard et M. Forest. L'un ou l'autre commença ses vœux d'anatomie et de médecine opératoire, avait évoqué cette fête-médecine M.M. Brachet, Berrier, Bonnet, Martin, Fravay, Hopinet, Montain, Goumier, Bouchet, etc. Le cortège s'est mis en marche à dix heures, escorté par la compagnie des pompiers, et précédé de la musique de l'artillerie. En tête s'avancèrent M. le préfet de l'Ain, M. le maire de Bourg, M. le général commandant le département, M.M. d'Angerville, Perrier, Latornellle, Ponzat, députés de l'Ain; les membres du conseil général, les médecins, les fonctionnaires publics, les maires de Pont-en-Isère et de Thoirette, suivaient les souscripteurs du monument. La place de la Grenette était garnie d'estrades circulaires, où se tenaient des dames élégamment parées: « Jamais on n'en vit tant et de si jolies, » dit le galant journal de la localité. Une foule considérable occupait les abords de la place et les hauteurs du bastion.

La statue a été découverte au bruit de l'artillerie et d'une cantate chantée par des amateurs, qui se sont montrés en cette circonstance supérieurs à bien des artistes; des discours ont été prononcés par le préfet, le maire de Bourg,

M. Pariset, M. Royer-Collard, M. Bonnet de Lyon, M. Larrey, chirurgien militaire; M. Brachet, président de la Société de Médecine de Lyon, et M. Martin, doyen des médecins de cette ville. A deux heures, le cortège s'est acheminé vers la salle du banquet; deux cent cinquante personnes y ont pris place; plusieurs toasts ont été portés aux acclamations innombrables de l'assemblée. Un feu d'artifice a terminé la soirée.

La statue, exécutée en bronze d'après le modèle de M. David (d'Angers), est placée sur un piédestal quadrangulaire, et

entourée d'une grille. Bichat est représenté étudiant sur un enfant le mouvement de la vie, et ayant à ses pieds un cadavre à moitié disséqué; cette disposition rappelle les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, l'un des principaux travaux de l'illustre anatomiste. Cette œuvre nouvelle est digne de l'habile sculpteur auquel nous devons le fronton du Panthéon, les bustes d'Ambrase Paré, de Boulay de la Meurthe, de Cuvier, de Paganini, la tombe de Garnier-Pagès; les statues de sainte Cécile, du Grand Condé, de

dépôts scientifiques un échange régulier de leurs doubles, et tous seront plus complets et plus riches, sans qu'il en ait coûté à l'Etat autre chose que le soin d'une intelligente organisation. « Ce projet conçu, M. Vattemare parcourt le monde pour le proposer aux souverains; il se fait le missionnaire de son idée, se rendant à la profession d'acteur que des ressources pécuniaires. Partout l'échange des doubles trouve des approbateurs; les savants, les rois, les ministres, les gens de lettres, les artistes, encouragent M. Vattemare, correspondent avec lui, travaillent ou dessinent pour lui. Une médaille est fondue en son honneur à la monnaie de Berlin. De retour en



(Statue de Bichat, par M. David d'Angers, inaugurée le 21 août, à Bourg.)

Bonchamps, de Talma, de Gutenberg, et tant d'autres monuments originellement conçus.

Bientôt chaque ville aura ses héros, le bronze ou de mar-

bre; dimanche encore, 25 août, on inaugurerait à Versailles la statue de l'abbé de l'Épée, fondateur de l'institution des Sourds-et-Muets.

M. A. Vattemare et son projet d'échange.

Depuis quelques jours on lit sur un placard oblong suspendu au balcon de la Maison-Dorée: « Exposition publique des dessins de M. Vattemare. » Nous vous introduisons plus tard dans cette vaste et curieuse collection; il importe préalablement de vous entretenir de celui qui l'a fondée. Nul, dit-on, n'est prophète en son pays, et M. A. Vattemare est beaucoup plus connu des Anglais et des Américains que de ses compatriotes.

M. Alexandre Vattemare nous apparaît sous un double aspect. Désigné par son prénom, c'est un artiste dramatique qui excelle dans les rôles à travestissements, et qu'on a vu au Gymnase dans *l'Auberge de Calais* et autres pièces dont il remplissait seul tous les personnages. Sous son nom propre, c'est l'auteur d'un projet d'échange entre les bibliothèques. Alexandre mine

recueille des applaudissements sur les théâtres du monde entier; M. Vattemare entre au conseil des peuples pour en provoquer les délibérations. Alexandre s'adresse à la foule avide d'émotions; M. Vattemare confère avec les artistes, les bibliographes et les rois. Le public s'amuse des transformations proférées d'Alexandre; les chefs des Etats s'honorent de l'honorable persistance de M. Vattemare. M. Vattemare prodigue les guirlandes de l'acteur Alexandre pour réaliser une idée utile.

M. Vattemare s'était dit en 1815: « Un nombre infini de doubles se trouvent toujours dans les musées, les collections, les galeries, les bibliothèques; ces doubles, relégués dans les magasins, sont enfouis et perdus à jamais; pourquoi ne pas leur rendre une valeur réelle? Qu'on organise entre les grands

France, il soumet son plan à la Chambre des Députés, qui, le 16 mars 1856, renvoie la pétition au ministre de l'instruction publique; le 26, à la Chambre des Pairs, M. le duc de Fezensac, rapporteur, proclame la pétition utile et importante. « C'est, dit-il, une grande et noble pensée que d'unir ainsi les diverses nations de l'Europe par un commerce de richesses littéraires et scientifiques. » La Chambre des Pairs ordonne le renvoi de la pétition aux ministres de l'instruction publique et des affaires étrangères, et le projet d'échange s'en va sommeiller dans la nécropole des cartons ministériels.

M. Vattemare ne s'est pas découragé. De même que O'Connell répète: « Agitez! » le Pierre l'Érmitte de l'union intellectuelle n'a cessé de crier par le monde: « Echangez vos doubles! échangez vos doubles! » Il a obtenu les suffrages autographes d'un grand nombre d'illustres personnages de tous les pays. Puis, après avoir recollé les adhésions européennes, M. Vattemare, le 20 septembre 1853, s'est embarqué pour New-York. Là, on l'a accueilli avec un fanatisme incroyable; il a voyagé d'Etat en Etat, provoquant des meetings, réunissant les congrès et les populations; un bill a été voté à l'unanimité par les deux Chambres pour la fondation de bibliothèques et la mise à exécution du système d'échange. « Est-il une idée plus belle et plus heureuse? » écrivait M. White, représentant de la Louisiane. « La belle France, disait le général Keim, représentant de la Pensylvanie, la belle France nous offre toujours des bienfaits; jadis elle nous envoyait Lafayette pour aider à l'établissement de notre liberté politique; aujourd'hui nous en recevons Vattemare, qui mettra le comble à nos plaisirs intellectuels. » Fanny Elser n'était pas encore arrivée, je crois, aux Etats-Unis, et n'avait pas augmenté cette dette de reconnaissance des représentants américains « en mettant le comble à leurs plaisirs moraux. »

Chose pénible à penser, tant de zèle, de démarches, de sacrifices, d'enthousiasme, de discours et de meetings, ont amené d'imperceptibles résultats; seulement l'Etat du Maine, les villes de Baltimore, Boston, New-York et Washington, ont transmis à la ville de Paris quelques documents administratifs, et notre conseil municipal y a répondu, le 21 décembre 1812, par l'expédition des Comptes et Budgets de la ville, de l'histoire du château, des Ordonnances de la Préfecture de police, et autres renseignements que les Américains auront probablement soin de ne lire jamais. Les échanges des doubles, s'ils ont lieu, se font à huis clos, de bibliothèque à bibliothèque, et non point par une grande disposition législative, comme l'aurait désiré M. A. Vattemare. Heureusement pour nous consoler, en attendant mieux, nous avons les douze cents dessins qu'il a rapportés de ses voyages. Nous parlons de cette exposition.

Une Soirée orientale à Paris.

Les artistes voyageurs et les voyageurs artistes gardent religieusement les costumes des pays qu'ils ont visités. Ce ne sont pas seulement pour eux de précieux souvenirs; ce sont aussi des preuves incontestables de longues lointaines pérégrinations. A leurs amis qui les interrogent ils disent: J'ai vu la Grèce; voici la faste d'une palmyre de Samos ou de Chio. — J'étais à Stamboul; voici le fez d'un bachalla (officier de police) et le chapeau d'un derviche. — J'ai hérité de ce bonnet kahmouk après la mort du brave qui le portait. Voici un sabre turec, un mousquet japonais, un châle in-



Soirée orientale chez H. |

« diem, un eric malais, des hottes chinoises. Voyez et croyez, »
 Les voyageurs aiment aussi à se parler des costumes qu'ils ont portés dans leurs courses aventureuses; ils y joignent, s'ils le peuvent, les gestes et le langage des pays lointains; alors la métamorphose est presque complète. C'est sous l'empire de ces caprices que, par une belle soirée d'été, le mois dernier, des artistes et des voyageurs se sont réunis chez M. H. architecte, sous une tente élégante ornée de fleurs, sans autres meubles que des divans. Nul n'était admis sous le fric; tous les invités portaient avec aisance des costumes orientaux d'une fidélité scrupuleuse. C'était une réunion vraiment curieuse, et les diverses langues qu'on y parlait en faisaient une sorte de petite Babel.

Les schoicks arabes des provinces de l'Yémen, avec leurs longues robes de soie, leurs ceintures de caoutchouc et les pieds chaussés de sandales, causaient, assis sur le tapis, avec l'habitant des montagnes de l'Assyr; le soldat régulier d'Abdel-Kader, avec ses armes grossières et ses haillons pittoresques, fraternisait avec un agha allié de la France; le polygare grec, revêtu de son costume resplendissant de broderies, entretenait un arnaque, son voisin, dans la langue légénérée d'Homère; un autre, sous le costume d'un fellah égyptien, faisait entendre le cri monotone du muezzin, tandis qu'un jeune orientaliste, portant le costume du hizam égyptien, chantait d'une voix dolente une chanson arabe; un fumait le gargonil indien, l'autre le mazaïle persan, le tuluok turc ou le chiche arabe. Il y avait là des Tartares, des Persans, des Indiens, des Japonais, des Turcs, des Égyptiens, les Nubiens. Chaque peuple y était représenté.

Les passants attardés près de la place Vendôme ont dû croire un instant que l'Orient avait envahi la grande cité, ou que six mois de l'année venaient d'être tout à coup supprimés par ordonnance, et que l'on était en carnaval.

Le dessin que nous donnons est dû au crayon habile de M. Karl Girardet, qui a visité l'Égypte, et qui figurait à ce titre parmi les invités de M. H.

Tous les personnages représentés sont des portraits, et nos lecteurs reconnaîtront aisément sous ces déguisements quelques-uns de nos artistes et des savants les plus célèbres.

Coots.

EXPÉRIENCE DU 27 AOÛT.

Dans la durée d'une heure, ramasser avec la bouche, à genoux, et rapporter l'un après l'autre, au point de départ, cent mûles disposés à égale distance, sur une ligne droite de cent mètres, en sautant chaque fois une haute de sept-vingt-cinq centimètres de hauteur; tel est le programme d'un exercice qui a pour témoins, lundi dernier, sur les terrains du tir de St. Benette les membres du Jockey-Club et quelques amateurs profanes.



Coots, célèbre boxeur anglais.

Coots, né à Londres, âgé de trente-neuf ans, est venu d'Angleterre, où sa renommée comme coureur et comme boxeur est depuis longtemps établie, pour donner à l'illustre club ces preuves de sa merveilleuse agilité.

Lundi dernier, à quatre heures douze minutes, vêtu de flanelle, il s'est mis en marche et a exécuté le programme; mais, hélas! le malheureux! il a dépassé d'une minute, d'une

seule minute, les soixante minutes convenues. Toutefois, les spectateurs se sont montrés indulgents; le Jockey-Club a bien voulu être un peu moins sévère pour lui qu'il ne l'aurait été pour miss Alalate ou toute autre miss en retard d'une tête; on l'a consolé d'un échec qui véritablement n'en est pas un.

Il est certain qu'en soixante minutes s'agenouiller cent fois, sauter cent fois une haie, et parcourir, en répétant ces fatigantes évolutions, une distance que l'on évalue à dix kilomètres (environ deux lieues et demie), c'est assurément une tâche difficile, et qui suppose autant de force de volonté que de vigueur musculaire.

Un des élégants Mécènes de Coots propose de parier que le meilleur piéton de Paris, marchant d'un pas direct et accéléré, ne traverserait pas le bois de Boulogne aussi vite que Coots marchant à reculons.

On assure que plusieurs élèves de nos gymnases ont offert d'entrer en lutte avec Coots. C'est bien; cette épreuve n'a rien que de fort convenable; mais que le Jockey-Club n'entre-



Exercices de Coots.)

pas le point son but, et qu'il ne lui vienne pas en fantaisie, comme on le soupçonne sans doute trop légèrement, de nous attirer à Paris des boxeurs ou des faurcadons.

De l'autre côté de l'Eau.

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le voyageur le plus exact est justement celui qui le paraît le moins, et qui, sans s'occuper de l'ordre ou de l'exactitude des faits, raconte fidèlement, dans toute leur naïveté, non l'histoire de son voyage, mais celle de ses sensations.

Il est malheureux que cette idée soit venue à beaucoup de gens d'esprit avant de traverser mon cerveau. A compter de Sterne, je ne sais pas un de ces prétendus voyageurs sentimentaux qui ne se soient crus dans l'obligation d'orner singulièrement la vérité de leurs souvenirs, pas un qui n'ait raconté des incidents évidemment romanesques. Comme si la vérité ne suffisait pas toujours et partout.

Et, en parlant de Sterne, je veux bien croire à l'histoire du Sansonnet, mais j'attesterais devant toutes les cours de justice de ce monde ou de l'autre qu'il n'a jamais rencontré, à une demi-lieue de Moulins, sous un peuplier, Maria la folle tout de blanc vêtue, avec un ruban vert-pâle en sautoir, un chapeau pendu à ce ruban, un cordon attaché à sa ceinture, et, au bout de ce cordon, un petit chien.

Un petit chien nommé Sylvia ! — à une demi-lieue de Moulins.

UN LIEU CONSACRÉ.

Chambre de Sterne. — Ces mots étaient écrits sur une porte grise, dans le corridor où me conduisit le factotum de l'hôtel Desein.

J'aurais pu faire le sceptique ou le dédaigneux, mais à quoi bon ? Tandis qu'on montait mes malles, je pouvais donc mentir la porte entrouverte et poser ma main sur mon cœur pour y surprendre les symptômes d'une émotion quelconque ; mais, à l'aspect d'un lit défilé, d'une table de nuit toute neuve et de deux serviettes mouillées qui séchaient paisiblement sur le rebord des fenêtres, je ne ressentis qu'un léger désappointement. Dans la cour je jetai un coup d'œil pour voir, sous quelque remise, une vieille *désoligante* ; il n'y avait que du gazon et quelques jeunes arbres frémissant au souffle du vent de mer.

J'entendis à ce moment craquer, sur l'escalier, les escarpins vernis du factotum, et, craignant de lire sur son visage sévère la désapprobation de mon indiscrète conduite, je retournai en deux sauts dans mon domaine privé.

BIOGRAPHIE ÉPISSODIQUE.

Toujours à propos de Sterne. Dans un choix d'anecdotes curieuses, j'ai trouvé la biographie de ce bon et joyeux La Fleur, que son maître nous a fait aimer. Il était Bourguignon de naissance et Bohémien de caractère. A huit ans, un instinct irrésistible lui fit quitter sa famille ; il erra deux années durant sur les chemins de France, sans autre patron que son extérieur prévenant et doux. Il trouvait partout un peu de pain et de lait, un lit de paille pour la nuit et quelques vêtements de rebus. Sans trop savoir où il allait, et attiré par cet air mystérieux des capitales, dont tous les vagabonds ont ressenti l'influence, après deux années de hasards, il se trouva un matin sur le Pont-Neuf, regardant couler la Seine comme un vieux Parisien. Un tambour qui se rendait sans nul doute au quai de la Ferraille, le rendez-vous des enrôleurs, vit cette petite mine éveillée, et subordina l'enfant perdu. Comme les biens en désobéissance, les enfants sans famille appartenaient au roi ; celui-ci fut réclamer au nom de Sa Majesté qui ne s'en tint guère ; on lui pendit au cou une chaîne dorée, on lui mit sur les épaules un habit blanc à revers bleus, qui lui fit connaître les premières joies de la toilette, et, pendant six ans, il fut tambour. Deux ans encore, et la loi le déclarait libre ; mais La Fleur, ennuyé du service, n'était pas homme à faire son temps comme le premier manant venu. Il changea d'habit avec un paysan, et déserta gaillardement pour en ne sait quelle querelle avec ses supérieurs. C'est alors qu'il se retira dans ses terres pour y vivre comme il plaisait à Dieu, c'est-à-dire très-mal, jusqu'au moment où Varenne, l'aubergiste de Montreuil, l'offrit à Sterne qui passait et qui l'emmena courir le monde, ainsi que le sait de reste tout lecteur instruit.

On sait encore que La Fleur était amoureux, sérieusement amoureux d'une très-jolie filleule aussi pauvre, aussi gaie, aussi imprévoyante que lui. Il l'épousa à son retour d'Italie, sans réfléchir que son métier de coiffeur lui rapportait à peine six sous par jour. Elle ne tarda pas, une fois mariée, à le gratifier d'un enfant, et les profits diminuaient à mesure que croissaient les charges. La Fleur un jour pensa de lire le pain manquant à la maison ; il se remit d'acheter en quête d'un *maître anglais* et revint quelques années après la livrée qu'il portait si bien ; mais, des qu'il eut des économies, il revint trouver sa femme ; quelques mauvaises langues se dirent qu'il n'avait pas de quoi vivre, mais il n'en fut rien. La Fleur vit bien que, sans une troisième campagne, il ne pourrait tenir tête à la mauvaise fortune, et, comme il portait, le souvenir des méchants propos tenus sur le compte de la femme lui donna quelque honte. Elle s'en donna sans

doute, et lui fit une scène pathétique, prenant pour texte de son désespoir les indifférences probables dont elle allait être victime. Tout en se justifiant par avance, La Fleur oublia ses craintes. Il n'était pas homme à mener de front deux idées aussi différentes que celles d'être trompé ou trompé.

L'autre La Fleur ! lorsqu'il revint trois ans après, toujours tendre et toujours constant, il trouva, derrière le comptoir de son cabaret, une lieue étrangère. Des comédiens nomades passant à Calais lui avaient enlevé femme et enfant. Jamais il ne revit ni l'un ni l'autre.

Depuis ce temps, il vécut sans établissement fixe, tantôt en Angleterre, — il aimait les Anglais, — tantôt sur la côte de France, à demi messager, à demi agent d'affaires, toujours employé de manière ou d'autre, et recommandé par son activité, son dévouement, son intelligence.

Je n'en sais de La Fleur pas davantage, à mon grand regret. M'eût-on appris la date exacte de sa mort, je la donnerais ici avec autant de simplicité que s'il s'agissait d'Alfred-mouthis ou de Mischaphonthis, monarques intéressants de la douzième ou vingt-deuxième dynastie égyptienne. Voyez les listes de Manéthon.

HISTOIRE PRÉSUMÉE D'UNE FEMME PALE.

Ce souvenir égyptien me fait songer qu'à l'entrée de l'établissement des bains de mer, à Boulogne, j'ai vu se promener une momie en chapeau rose. Elle descendait d'une calèche magnifique, et se mit à marcher avec une lenteur sépulchrale, appuyée au bras d'un gentleman frais et rose-gond, tandis que trois ou quatre jolis chiens blancs, traînant après eux de longues lanières vertes, gambadaient follement autour de ce couple respectable.

Cette momie était maigre ; sa peau tannée avait la couleur des lignes seches, et ses yeux, fixes, soucieux, enfoncés dans de creuses orbites, exprimaient l'inextinguible ennui dont on doit être dévoré après quelques siècles de séjour dans ces énormes fourreaux de pierre noire, en forme de boîte à violon, où les Égyptiens cachaient leurs morts.

J'eus beau soutenir à mon compagnon que cette exhumée sentait le camphre, le benjoin et toutes sortes de vieux aromates, il ne distinguait que l'odeur du patchouli, et une momie n'était pour lui que la veuve remariée de quelque riche nabab.

Dans tous les cas, il était impossible de ne pas remarquer cette apparition, que nous donnait un avant-goût de la riche et triste Angleterre. Elle glissa lentement dans les allées sinieuses, sans retourner une seule fois la tête, et se perdit avec sa mente élégante entre les colonnes baroques du pavillon composite qu'un décorateur d'Opéra est venu élever sur la grève de Boulogne.

Pour réconcilier avec l'humble poésie de sa misère la plus pauvre de ces jeunes filles pleines de vie et de santé, aux yeux desquelles une calèche et des domestiques à livrée sont l'indispensable appanage du bonheur, il ne faudrait, je pense, que leur montrer dans tout l'éclat de son luxe inutile et déconseillé que misérable créature comme elle-ci ; un seul de ses regards pesants, un seul de ses pas allongés, leur en dirait plus long que bien des homélies sur le néant des richesses.

J'aime par-dessus tout à recomposer sur la donnée la plus fugitive toute l'existence d'une personne à peine entrevue ; et tandis que nous gravissions l'escalier de promontoire sur lequel s'élève le monument napoléonien, je me racontai la vie de cette livide Anglaise.

Elle était, il y a quinze ans, jeune, belle et pauvre, dans un faubourg de Londres. Son mari, qu'elle avait épousé sans l'aimer, à condition qu'il lui paierait à vie elle et sa mère, non content de dissiper en orbes le peu d'argent qu'il pouvait extorquer à ces deux femmes, les battait et les humiliait à chaque instant du jour. Néanmoins, dans ce pays où le lien conjugal a conservé toute sa force, Elisa n'eût jamais songé à se séparer de cet homme cruel ; mais un jour il la quitta de lui-même et disparut.

La mère et la fille, débarrassées de lui, songèrent à lutter de leur mieux contre la misère, et tout d'abord elles mirent à louer une partie de leur modeste habitation. Là vint s'établir, après quelque temps, un de ces jeunes gens aventureux, dont la volonté, de bonne heure exercée, se plaît à soumettre tout ce qui leur offre une résistance. Il n'eût peut-être pas aimé sa jeune hôte, s'il n'eût été attiré par la froideur même et le dédain qui une première trahison avaient laissés dans le cœur de cette pauvre femme. Le jour où elle lui raconta, — sans y mettre de coquetterie, — qu'elle se croyait pour jamais à l'abri des séductions, ce jour-là, comme excitée par un défi, le jeune homme voulut être aimé.

Il avait trop d'avantages et de persévérance pour ne pas réussir. Après bien des combats, et non sans de vifs reproches, Elisa devint la maîtresse de celui qu'elle ne pouvait épouser.

Par bonheur il l'aima aussi fortement qu'il l'avait désirée ; et, bien que ces unions illégitimes, dans un pays comme l'Angleterre, paralysent encore plus que chez nous les efforts qu'un homme doit faire pour s'élever, il résolut de n'abandonner jamais sa compagne ; seulement, lorsqu'il se fut bien convaincu, par de dures et fréquentes épreuves, qu'en s'unissant publiquement à la femme d'un autre il avait jeté le gant à d'implacables préjugés, cet homme énergique ne vit qu'un moyen de dompter l'opinion, et devint ambitieux d'argent comme il l'avait été jusqu'à l'amour et de renommée.

A Londres, la fortune l'aurait fait trop longtemps attendre ; mais dans l'Inde, lorsqu'il eut mis sa vie au jeu, l'homme de talent peut largement réaliser les bénéfices du quille ou double. Les deux amants engagèrent sans hésiter cette partie redoutable, décidés, perte ou gain, morts ou millionnaires, à partager les résultats qu'elle aurait.

Dix ans après, elle était à moitié gagnée, à moitié perdue. La richesse était venue, la mort allait venir. Elisa semblait la plus menacée, car c'était sur sa frêle constitution que les ardeurs dévorantes du ciel indien avaient exercé le plus de ravages.

Le départ était résolu, le jour fixé, le navire choisi. Chaque soir, quand la brise de mer se levait, Elisa se faisait porter en palanquin sur le port pour contempler avec une joie d'enfant le magnifique *steam-boat* qui allait la ramener dans sa patrie. C'était l'heure des apprêts, et son amant voulait qu'elle présidât elle-même aux mille soins qu'il se donnait pour lui rendre la traversée moins pénible. Entre autres formalités nécessaires, il fallait un permis d'embarquement officiellement délivré à chaque passager. L'employé du gouvernement, chargé de cette portion du service, après avoir pris le nom et le signalement des autres voyageurs, vint, chaque fois, demander celui de la dame au palanquin. Elisa lui répondit sans le regarder ; mais, à peine avait-elle articulé son nom de famille, qu'une exclamation de surprise, échappée à cet homme, la tira brusquement de son indolente rêverie.

Et, lorsqu'elle leva les yeux sur lui, un tremblement nerveux la fit frémir de la tête aux pieds : elle sentait de reconnaître son mari.

Martèlement blessé, son amant, avant d'expirer, lui légua l'énorme fortune qu'il avait conquise pour elle. Son mari la contraignit d'accepter, et ramassa lardement cet héritage souillé pour lui de boue et de sang. Honte à la loi qui consacre et légitime de telles infamies ! Honte à l'homme qui abuse de sa force et de sa volonté pour dominer une femme à demi brisée par le mal, anéantie par le désespoir !

Mon roman une fois bâti, selon toutes les règles de la poétique moderne, je me laissai aller à toute l'indignation que m'inspiraient les procédés de ce mari si gros et si rubicond. Malheureuse femme ! méritait-je ; j'espère bien qu'elle l'empoisonnera tôt ou tard !

Mon compagnon, qui me précédait de quelques pas, tourna brusquement sur ses talons, et me demanda d'une voix émue à qui diable j'en avais.

Je compris que j'étais tout à coup devenu suspect, — moi, célibataire, — à cet homme éminemment marié.

PRÉVENANCES.

Environ une lieue avant Boulogne commence un insupportable régime d'obsessions et de véritables violences faites à la volonté des voyageurs. Les autorisateurs dépendent sur la route des commissaires à cheval qui viennent occuper les portières de la diligence et accablent ses malheureux habitants de renseignements intéressés. Les cartes lithographiques pleuvent de tous côtés ; des recommandations contradictoires se croisent et se démentent avec une énergie effrayante. Le *chevalier de l'Étoile* petite un insupportable défi au champion du *Lion d'Or* ; le tournoi va sans doute s'engager ; mais tandis que l'un s'écarterait pour prendre champ, une petite paysanne se l'air éveillée saute lestement sur le marche-pied, m'offre un bouquet frais cueilli, et me vante les charmes du *Bœuf-Couronné*. Cette manœuvre perfide attire les regards des deux paladins à *twelve-pis* ; ils se précipitent, la cavalcade l'homme ; mais cette charge de cavalerie n'effraie pas l'homme pucelle ; d'un seul bond, elle est à terre, ramassée deux gros cailloux, et fait hardiment face à l'ennemi étourdi. *Tous grans pour le Lion et l'Étoile ; huzah pour le Bœuf ; le Bœuf for ever*, sa couronne lui reste.

A Douvres (*Dover* ou *Dheort*) ce fut bien pis. Quarante ou cinquante scarpants déguillés nous attendaient sur le quai. Le prisonnier du mal de mer n'eût rien dit, et je tendrais pour un salut Américain l'homme enthousiaste que la lieute soumettrait à son empire sur un paquebot aussi violemment sûr que l'avait été le nôtre. Si j'ai quelque raison de penser ainsi, jugez ce que durent être à mes yeux, encore mouillés des pleurs de la traversée, les physionomies atroces de ces trands en haillons qui nous entourèrent en hurlant des que nous eûmes mis pied à terre.

Je parjournai tous les idiomes de l'univers : *Gentleman ! — Herren ! — Signori ! — Caballeros ! — Messieurs ! — the Star hotel ! — die Kanone ! — l'Ostera del Orso ! — l'Albergo de la Ancla ! — les Trois Moutons !*

Les cris de cette canaille étourdissante que notre silence semblait encourager, les regards impudents dont elle nous assaillait, l'inquiétante activité qu'elle déployait autour de nous, ajoutaient à la prostration générale de mes facultés, et au lieu de tomber à coups de canne sur ces facieux cosmopolites, je me laissais naïvement palper et entraîner par eux, hébété, stupide, vaincu d'avance et résigné à tout ce qui pouvait m'arriver de pis.

Deux l'un de ces croquants avait passé son bras sous le mien avec un sourire de troumpole. Je vis encore d'un si fiacre de zingaro, ses cheveux gris, noirs et frisés, si redoublés d'un bleu sale bonhomme jusqu'au menton, ses lèvres rougies et ses yeux noirs rayonnant d'un éclat fascinateur. Celui-là n'était ni Anglais, ni Français, ni Espagnol, ni Allemand, ni Romain, ni Russe, j'en répondrais sur mon âme. J'ouï Bohémien, je ne dis pas, voleur et peut-être assassin ; j'en ferais serment au besoin.

J'en étais cependant tout indolent et mon apathique désespoir que je me laissais entraîner machinalement par ce monstre à terre humaine. Nous allions tourner ensemble dans une rue déserte, et je cherchais à deviner d'avance que état, de toutes ces misères redoublées et gémissements, le corps-charge ou devait s'accomplir un fatidique destin, quand un meurtre m'arrêta net à l'affaire.

Un homme s'élevait d'en face moi me forçant à tourner le tête. Ils saluèrent la chute de mon déplorable compagnon de voyage, qui avait buté sur les débris d'un *Custom-house*. Étendu par terre au milieu de ces sauvages, il courait à l'encontre de risques que le capitaine Cook dans la baie de Kakakooa.

Je dois le dire à mon élogé : ce spectacle me rendit aussitôt toute l'énergie que je n'avais pu trouver pour ma propre défense. Je me débarrassai par un mouvement soudain de mon assassin futur, et, brandissant d'un air martial un innocent parapluie, je courus à la rescousse de mon malheureux ami.

Cette scène incontestablement tragique se passait le 26 mai dernier, aux pieds des rochers de Shakspeare.

O. N.

(La suite à un prochain numéro.)



Agriculture.

LABOUR ET MOISSON.

La moisson ! Que de travaux pour l'amener à bien ! que de sueurs versées sur les guérets pour fournir à trente-quatre millions de bouches le plus nécessaire des aliments, le pain ! Dès la plus haute antiquité, le pain a été considéré comme le premier bienfait des cieux envers la pauvre humanité. Les Grecs avaient dédié le premier laboureur Triptolème, mais Triptolème évidemment trompa la Grèce en se donnant pour inventeur ; il n'avait droit tout au plus qu'à un brevet d'importation.

Les charrues primitives étaient d'une extrême simplicité : on en peut juger par les deux charrues d'origine antique en usage dans le midi de la France, sans avoir subi pour ainsi dire aucune modification ; l'*atranoon* phocéien et le *Fourca* romain ont conservé leur nom et leur forme. Ce sont des instruments très-impairés, dans la construction desquels il n'y a presque point de fer. Une autre charrue, peut-être plus antique et non moins imparfaite, est encore en usage dans tous les départements de l'ancienne Bretagne. L'extrémité qui représente le soc est arborée d'une pointe de fer de forme conique, tout à fait semblable à l'instrument dont les bouchers se servent pour aiguiser leurs outils. Le travail que ces charrues exécutent ne peut pas, à proprement parler, se nommer labour. Pour que la terre soit labourée dans le vrai sens du mot, il ne suffit pas qu'elle soit déchirée à sa surface, il faut encore qu'elle soit retournée ; il faut que la portion de la couche végétale qui se trouvait au-dessus soit rejetée en dedans, et réciproquement. C'est ce que font toutes les bonnes charrues au moyen du *verso*, partie essentielle qui manquait à toutes les charrues d'antiquité. Les charrues modernes les plus perfectionnées donnent à la terre un travail aussi profond et presque aussi parfait que le travail de la bêche ou de la pioche, avec beaucoup plus de promptitude et d'économie.

Les amis de l'agriculture reconnaissent l'extrême importance de tous les perfectionnements que peut recevoir la charrue ; les deux meilleures charrues des temps modernes, la charrue Bonnet et la charrue Fourche, portent toutes les deux les noms de leurs inventeurs ; ces inventeurs, par parenthèse, sont deux paysans, l'un et l'autre complètement illettrés, étrangers aux mathématiques.

Les bœufs paraissent avoir été les premiers animaux attelés à la charrue ; les anciens les attelaient par la tête, non pas que ce mode d'attelage offre aucun avantage réel quant à l'emploi de la force des animaux, mais uniquement parce que, dans l'origine, on attéla à la charrue des taureaux, très-petits dociles de leur nature, et que leurs cornes cessaient d'être à craindre lorsqu'ils avaient la tête prise dans le joug.

Le mode d'attelage usité en Provence semble être une transition assez bien ménagée entre l'attelage par la tête et l'attelage par le poitrail ; les bœufs sont toujours maîtrisés par un joug qui les maintient unis l'un à l'autre en assurant leur direction ; mais la force du tirage porte sur la partie antérieure du poitrail. Néanmoins la meilleure manière de mettre les bœufs à la charrue consiste toujours à les atteler au collier, comme les chevaux.

Après les bœufs, on a successivement attelé à la charrue des chevaux, des mulets et même des ânes. Quoique l'âne, d'après la forme de son épine dorsale, semble plutôt destiné à porter qu'à tirer, cependant un attelage d'ânes bien dressés peut vaincre dans un concours de labourage les meilleurs mulets, et même les chevaux les plus vigoureux. Ces animaux sont rarement admis dans ces sortes de concours ; plus rarement encore ils en sont vainqueurs. Nous nous plaisons à signaler ici le triomphe récent d'un attelage de six ânes, triomphe d'autant plus glorieux qu'il fut plus vivement contesté. La Société d'Agriculture du département de l'Hérault a couronné, en 1842, dans un concours fort nombreux, un attelage de six ânes qui avait pour rivaux des attelages de six chevaux et de six mulets, conduisant des charrues parfaitement semblables à celles que manœuvraient les ânes. Leur maître eut d'abord quelque peine à se faire

admettre au concours ; cependant, comme sa charrue remplissait les conditions exigées et que le règlement du concours n'excluait pas les ânes, on lui donna, comme aux autres, sa portion de champ à labourer. C'était un labour d'été. Il est difficile pour ceux qui n'ont pas habité le Midi de se figurer à quel point la terre devient compacte à la suite des longues sécheresses auxquelles sont exposées nos terres dans les départements du Midi ; ce n'est plus de la terre ; c'est de la pierre ; elle fait feu sous les pieds des chevaux. C'est dans cette pierre qu'il s'agitait d'ouvrir des sillons. Les ânes étaient attelés avec beaucoup de soin, quoique d'une manière assez grotesque. Dans le but de les rendre plus dignes de paraître devant une réunion d'agriculteurs et de personnages les plus distingués du département, leur maître s'était imaginé de mieux que d'acheter à la friperie de vieux pantalons garance provenant des réformes des équipements militaires ; en les remplissant de foin, il en avait fait des colliers improvisés pour ses ânes, dont chacun avait ainsi autour des épaules deux jantes de pantalons rouges qui se reboutaient sur le poitrail. Aux éclats de rire qui avaient d'abord accueilli l'arrivée des ânes sur le champ du concours, succéda l'émotionnement, lorsqu'au bout de cinq à six tours seulement, les ânes eurent laissé tous leurs rivaux en arrière. La promptitude et la perfection du labour tenaient surtout à cette circonstance, que leur maître les conduisait uniquement de la voix, de sorte qu'arrivés au bout du sillon, ils tournaient d'eux-mêmes et reprenaient leur direction sans perdre de temps, quoique leur maître fût seul pour les conduire, tandis que tous les autres attelages du même nombre d'autres animaux étaient conduits par deux hommes ou même quelquefois trois, et ne tournaient cependant qu'avec beaucoup de lenteur et de difficulté. Parvenu à peu près à la moitié de sa tâche, le laboureur aux ânes cassa sa charrue ; c'était un accident prévu en raison de la dureté du terrain. Le laboureur connaissait le côté faible de son instrument ; il avait des pièces de rechange. Les ânes avaient tellement pris l'avance, qu'il eut tout le loisir d'aller à la forge voisine raccommoder lui-même sa charrue, car tous les laboureurs languedociens sont plus ou moins forgerons ; puis il revint à son sillon, et bien que ses rivaux n'eussent pas manqué de se dépêcher pendant son absence, il eut encore terminé sa tâche longtemps avant tous les autres. Quant à la perfection du travail, qui fut examinée avec beaucoup de soin et jugée avec sévérité, elle était évidemment supérieure à celle de tous les autres labours exécutés par des mulets ou des chevaux. Les ânes, prochainement vainqueurs, furent promenés en triomphe, tout chargés de rubans et de banderoles. Ils semblaient comprendre les honneurs qu'on leur rendait, car ils en témoignaient hautement leur satisfaction par des accents qui, mêlés avec l'harmonie d'un nombreux orchestre d'instruments à vent, formaient un étrange charivari.

Pour bien comprendre l'importance du résultat de ce concours, il suffit de se rappeler que tous les concurrents des ânes étaient des animaux d'un prix très-élevé. Il n'y avait pas à un cheval qui eût coûté moins de 7 à 800 francs ; on admirait de magnifiques attelages de mulets, valant de 12 à 1500 francs la pièce ; le plus cher des six ânes qui venaient de battre tous ces animaux de prix avait coûté 60 francs. Quoique l'on compare les frais de toute espèce pour la nourriture, la ferrure et les harnais de ces animaux, avec les mêmes dépenses pour les ânes, et l'on sera convaincu, ainsi que l'ont été les juges du concours, que le labour des ânes présente sur celui de tous les autres attelages une économie de plus de moitié ; or, on sait qu'il n'y a pas de petites économies en agriculture, parce que chacune d'elles, quelque petite qu'elle soit individuellement, se multiplie toujours par des nombres énormes, car les laboureurs forment les trois quarts de la population.

La destinée de certaines charrues est assez curieuse ; quelques-unes ont traversé les siècles presque sans altération ; le vieux fourca romain est un instrument tout à fait primitif, probablement fort peu différent de celui dont dut se servir Adam au sortir du paradis. D'autres, ont eu le sort de ces hommes supérieurs qui ne parviennent jamais, comme dit le proverbe, à être prohibés dans leur pays. Ainsi, il n'existe pas dans le monde entier de charrue supérieure à la charrue belge, connue sous le nom de charrue du Brabant ; elle l'emporte sur toutes les autres quant à l'économie de forces et à la perfection du travail ; elle agit également bien sur toutes les natures de terrains. Eh bien ! cette excellente charrue n'a jamais pu parvenir à franchir la frontière du département du Nord, et la Société d'Agriculture de Valenciennes s'efforce en vains efforts depuis nombre d'années, pour obtenir des laboureurs de la Flandre française qu'ils renoncent au lourd et informe *harna*, ou charrue du pays, pour adopter la charrue de Brabant. Cette même charrue, importée au delà de l'Atlantique par les émigrés hollandais, qui, longtemps avant les Anglais, commencent à défricher le sol de l'Amérique du Nord, est revenue en Europe comme une grande nouveauté, et a été accueillie avec enthousiasme sous le nom de charrue américaine ; c'est elle dont la plupart des agriculteurs éclairés se servent aujourd'hui sous le nom de charrue-hollandaise, ou charrue de Royle, à cause de quelques perfectionnements qu'elle a reçus à l'Institut agricole de Royle, où l'on en fabrique des milliers tous les ans, et d'où elle se répand dans toute la France. Sous le nom de charrue brabançonne, personne n'en avait voulu entendre parler.

Donnons maintenant une idée des diverses manières de moissonner. L'observateur attentif trouve des rapports frappants entre le caractère et les habitudes des peuples, et leur manière de faire la moisson. Sans sortir de la France, nous voyons les habitants de tous les départements, où le travail est peu en honneur, moissonner presque tous debout, et perdre, en comptant le blé à la moitié de sa longueur, la meilleure partie de la paille.

Qui ne connaît Gêres et sa faucille ? Les trois quarts de la France et tout le midi de l'Europe n'ont pas progressé

dans cette voie depuis trois ou quatre mille ans ; ils en sont encore à la faucille de Gêres. Dans le Nord, on moissonne de temps immémorial par un procédé tellement supérieur à tous les autres, qu'il mérite d'être décrit en détail : le moissonneur se sert, au lieu de faucille, d'une petite faux exactement de la même forme que la grande faux ordinaire à faucher les foins, munie, au lieu de manche, d'une poignée très-courte, qui peut s'allonger à volonté, ce qui permet de la manier d'une main sûre, sans aucune fatigue. Les Belges, inventeurs de cette manière de moissonner, la nomment *sape*. Pour moissonner à la sape, on tient cette petite faux de la main droite ; la gauche est armée d'un crochet assez analogue à celui des chiffonniers de Paris, mais plus long et recourbé par le bout. Le moissonneur frappe le blé très-près de terre, ce qui laisse à la paille toute sa longueur. Tandis qu'il frappe avec la faux, la main gauche, qui tient le crochet, maintient réunies les tiges abattues, et, par un mouvement facile à exécuter, elle en forme une petite javelle ; une femme suit d'ordinaire les moissonneurs à la sape pour réunir ces javelles en gerbes, et les lier aussitôt, afin de pouvoir les disposer debout quatre par quatre, les épis en haut, position dans laquelle elles achèvent de sécher. On ne peut se figurer quels avantages résultent de ce simple arrangement des gerbes, comparé à l'usage de les laisser à plat, en tas sur le sol. S'il survient une petite pluie, l'eau glisse sur l'épi placé debout, et le moindre courant d'air la sèche en un instant ; si la pluie augmente, on prend une des quatre gerbes, dont on couvre les trois autres, en l'ouvrant, comme le montre la figure ci-jointe ; une récolte en cet état peut braver huit ou dix jours de pluies continues, comme il en survient souvent au mois d'août sous le climat humide de la Belgique.

En France, excepté dans le Nord, où les meuniers et les seigneurs sont restés belges en grande partie, les gerbes, en tas sur le sol, ne manquent pas d'y pourrir à la suite des pluies prolongées, s'il en vient à cette époque, et une portion importante du grain germe dans l'épi.

Ce que le bon sens et l'esprit d'observation ont enseigné de temps immémorial aux bons paysans flamands, les meilleurs cultivateurs de l'Europe, sans exception les Anglais, l'Esprie de routine empêche nos paysans de la Beauce et de la Brie de l'adopter ; il y a à des années pluvieuses où cela seul cause, au seul rayon d'approvisionnement de Paris, une perte de plusieurs millions.

Dans tous les pays de grande culture, la population est trop clair-semée pour suffire aux travaux de la moisson ; les plaines de la Beauce et celles de la Brie, ces deux greniers de Paris, ne pourraient être moissonnées sans le secours des émigrations périodiques de travailleurs qui s'y donnent rendez-vous, les uns du nord, les autres du midi. La concurrence que font aux ouvriers français les moissonneurs belges à la sape ne date pas de fort loin ; il y a quelques années, les sapeurs ne passaient pas la Somme ; ils passent aujourd'hui la Seine ; on les rencontre déjà jusque dans la vallée de la Loire. Les autres moissonneurs viennent de la Bourgogne, particulièrement des montagnes du Morvan ; dans la Beauce on les désigne sous le nom d'*autres* ou *hautoirs*, non que nous ayons entencé expliquer par la périphrase : pens du pays haut ; nous ne garantissons pas cette étymologie. Les hautoirs ne moissonnent qu'à la faucille ; quelques-uns seulement savent faucher ; ils fauchent les orges et les seigles médiocres ; la faux est pour cet usage munie d'une espèce de grillage en osier qui rabat les chaumes coupés en les empêchant de se disperser, et fait de chaque trait de faux la base d'une gerbe toute préparée.

Après la moisson des plaines de la Beauce, de la Brie et de l'Île-de-France, les sapeurs belges s'en retournent à temps pour faire leur propre moisson, retardée de près de quinze jours à cause de la différence de latitude. Les Bourguignons du Morvan sont moins pressés de s'en retourner ; dans leurs pauvres vallées il n'y a pas de moisson qui les rappelle.

Les cérémonies pompeuses du culte de Cérès ont laissé des traces en Italie, même en Espagne ; l'Allemagne célèbre périodiquement des fêtes agricoles avec beaucoup de solennité. En France, les cours des plus riches ou certaines n'ont rien conservé de ces cérémonies païennes ; un simple violon de village, muni d'un tonneau placé debout, fait quelques fois danser les moissonneurs de l'un et l'autre sexe après la rentrée de la dernière gerbe ; c'est un usage assez général, mais dont beaucoup de fermiers se dispensent quand la récolte n'est pas assez belle à leur gré, ou qu'ils ne sont pas en veine de générosité.

La conservation des grains, soit dans l'épi, soit hors de l'épi, donne lieu à des travaux et à des procédés très-divers dans les différentes régions de la France agricole. Considérons d'abord les procédés les plus simples. En Bretagne, terre fertile, mais mal cultivée, affamée comme ses habitants et produisant peu faute de nourriture, c'est-à-dire faute d'engrais, la conservation des grains ne regarde pas le paysan ; aussitôt la moisson faite, chacun s'arme d'un fléau ; tout est battu en quelques jours jusqu'à la dernière gerbe ; on rentre à la maison, dans des sacs, la quantité de grains nécessaire à la consommation présumée de la famille ; le reste va directement au marché. La conservation des grains regarde par conséquent non le cultivateur, mais exclusivement le négociant qui fait le commerce des grains. Cette méthode, suivie de temps immémorial dans toute la partie sud de l'Armorique, depuis Nantes jusqu'à Brest, supprime les granges, les meules, les greniers et tout ce qui s'y rapporte dans les pays de grande culture. Sur une longueur de plus de trois cents kilomètres, on ne rencontre, dans toute cette partie de la Bretagne, ni grenier carré, ni grange, ni meule de grains ; les meules de paille ou *pailliers*, qu'on voit à la porte de chaque métairie, ne renferment réellement que de la paille pour la nourriture ou la litière du bétail.

Dans le Midi, le battage au fléau est inconnu ; les grains ne sont comparativement au vin, à l'huile et à la soie, qu'une récolte accessoire dans une partie de nos départements méridionaux ; chaque métairie, de même qu'en Bretagne, réalise

sa récolte aussitôt qu'elle est terminée; les gerbes vont directement du champ sur l'aire. L'emplacement de l'aire est choisi dans un lieu le plus souvent élevé, toujours le plus

déouvert et le mieux aéré possible, à portée de l'exploitation; c'est une espèce de plate-forme circulaire grossièrement pavée. Les gerbes transportées sur l'aire y sont foulées sous les

pieds des chevaux, des boeufs ou des mulets, selon la méthode décrite dans la sainte-Ecriture, méthode qui n'a pas changé depuis Moïse, et qui par conséquent ne saurait avoir



moins de trente-cinq à quarante siècles d'antiquité. Cette opération se nomme *dépiquage*.

A mesure que la paille se trouve suffisamment triturée sous la course circulaire des animaux employés au dépiquage, on l'enlève par brassées ou la secouant; le grain tombe de lui-même, mêlé de beaucoup de menue paille; on ne l'en sépare que par des vannages réitérés, travail pénible et très-long quand on n'est pas favorisé d'un peu de vent; c'est la raison qui fait choisir pour l'aire une place très-aérée. Le tarare ou

diable volant, aujourd'hui universellement adopté dans tout le reste de la France, commence à peine à s'introduire dans les exploitations du Midi; cette machine, des plus simples, vane parfaitement le grain sans attendre qu'il plaise à Dieu de faire souffler le vent.

La paille, par l'opération du dépiquage, est réduite en fragments, dont le plus long n'a pas plus d'un décimètre; elle sert de nourriture principale aux bœufs pendant l'hiver. Les hache-paille sont inconnus dans tout le Midi; la paille

La conservation dans les granges des gerbes qui n'ont point été battues offre toujours un inconvénient grave; les rats et les souris pullulent dans les granges remplies; ces animaux y détruisent d'énormes quantités de céréales. La multiplication des rongeurs est beaucoup moindre dans les meules à l'air libre; les gerbes y sont, sous tous les rapports, mieux qu'en grange; une bonne couverture en chaume les préserve très-bien de l'humidité atmosphérique; un rang de fagots (bûchettes), placés circulairement, les garantit également contre l'humidité du sol; les chats et les chiens de petite taille, dressés à la chasse des rats, peuvent aisément les poursuivre sous les meules par des passages ménagés à dessein; s'ils ne les détruisent pas complètement, ils les troublent assez pour qu'ils ne puissent multiplier à l'excès.

Rien ne surpasse pour ce mode de conservation la meule à toit mobile, ou grange portable, dont le toit s'abaisse à mesure que la meule entamée par le sommet diminue de hauteur. Tel est, en effet, le défaut des meules: tant qu'elles sub-



(Moissonneur à la sape.)

qui a subi le dépiquage est en effet comme hachée; elle occupe très-peu d'espace comparativement au volume des gerbes; on la conserve en tas dans les greniers.

Dans tous les pays où le dépiquage est usité, les granges sont aussi inutiles qu'en Bretagne; rentrer des gerbes dans une grange ou les conserver en meules à l'air libre sont deux opérations dont les cultivateurs du midi de la France n'ont aucune idée, parce qu'ils n'en ont aucun besoin.

Mais, dans les contrées tempérées du centre et du nord de la France, partout où la récolte du blé tient le premier rang,

il est de toute impossibilité de battre toutes les gerbes au moment de la moisson, pour n'avoir à conserver que du grain et de la paille isolés l'un de l'autre; les granges, les meules, les machines à battre, les silos, les greniers à bascule, sont donc ces riches contrées des objets dignes de toute l'attention des agriculteurs. Le génie des mécaniciens et des architectes, associé à celui des agronomes, s'occupe incessamment de perfectionner tous ces moyens de ne laisser rien perdre de la plus précieuse des récoltes, et d'en conserver le plus longtemps possible les produits en bon état.



(Moissonneuse à la faucille.)

sistent intégralement, rien de mieux, mais il ne faudrait jamais y toucher; dès qu'on les entame, ce qui n'est pas immédiatement battu est à la merci des éléments.

Les Anglais, dont le genre inventif a perfectionné tout d'industrie, ont fait usage des premiers des machines à battre, aujourd'hui assez répandues en France, dans les pays de grande culture. Elles ont toutes pour base la machine écossaise, formée essentiellement de deux cylindres cannelés, entre lesquels les épis sont engagés et les pailles émoussées, ce qui ne permet pas à un seul grain de rester dans l'épi.

Ces machines ont le défaut de coûter fort cher; on ne peut en avoir une passable à moins de 2,000 francs; les meilleures coûtent le double; elles ne conviennent par conséquent qu'aux grandes exploitations. L'usage commence à s'introduire, parmi les fermiers de Seine-et-Marne, d'Eure-et-Loir (Brie et Beauce), d'acquies en commun une machine à

faire argent de ses grains; elle laisse toujours une portion considérable de grains dans l'épi; voilà, certes, bien des motifs pour que l'agriculture y renonce à jamais. On objecte la suppression de la main-d'œuvre; cette objection, qu'on peut

opposer d'ailleurs à toute espèce de mécanique perfectionnée, est ici sans aucune valeur; les bras manquent pour les travaux des champs; les villes et l'armée absorbent et dévorent la jeunesse des campagnes; l'emploi des machines à



(Moissonneur à la faux.)

battre, dont toutes les fermes d'une commune se servent tour à tour.

Il reste beaucoup à faire dans cette voie pour doter la petite culture d'une bonne machine à battre, d'un prix modéré; les divers essais de bléaux mis par une main-œuvre adaptée à un cylindre n'ont pas jusqu'ici atteint ce double but; la moyenne et la petite culture en sont encore au fléau à bras pour toute ressource; c'est la plus lente et la plus défectueuse manière de battre les céréales; elle coûte fort cher, elle met le fermier à la merci des ouvriers au moment où il lui faut

battre ne retrace rien au salaire des travailleurs agricoles.

Le grain battu n'est pas encore sauvé des attaques de ses innombrables ennemis. Dans les greniers, outre les souris qu'il est facile de détruire, il est en proie à un insecte fort petit, mais très-destructeur, parce qu'il multiplie prodigieusement. Le charançon (*curculio*) est le fléau de nos greniers. De tous les moyens de détruire les charançons, le plus simple consiste à étendre le soir sur les tas de blé de peu d'épaisseur des toisons en suint, non lavées, provenant de moutons récemment abattus; tous les charançons se rendent pen-

dant la nuit dans la laine de la toison; chaque matin on la secoue dans la basse-cour afin que les poules profitent des charançons, dont elles sont fort avides; au bout de quelques jours, il n'y a plus de charançons en apparence; mais il suffit de deux ou trois de ces insectes échappés à la destruction pour repeupler très-rapidement; puis ceux qui étaient à l'état de larve n'ont pu être attirés par l'odeur des toisons, et recommencent bientôt une génération nouvelle.

Les procédés qui prévoient la multiplication des charançons sont donc de beaucoup préférables aux procédés de des-



(Dépiquage des blés dans les départements méridionaux.)



(Moissonneurs faisant les meules.)

truction, qui n'atteignent jamais complètement leur but. Dans les greniers des fermes, on n'emploie pas d'autre moyen que de remuer fréquemment les grains à la pelle, moyen long, coûteux et peu efficace. Mais dans les vastes établissements de meunerie, dont un des plus beaux modèles qui soient en Europe est le moulin à vapeur de la Villette, à l'extrémité du faubourg Saint-Martin, on use d'un procédé fort ingénieux, qui exige un bâtiment construit exprès; le blé, au moyen d'un système de trappes, y est mis en circulation du haut en bas, d'étage en étage, et remonté à l'étage supérieur au

moyen d'une bascule; il reçoit ainsi l'agitation et la ventilation nécessaires à sa bonne conservation, et les insectes ne peuvent s'y multiplier.

On sait que dès la plus haute antiquité, les Égyptiens conservaient leurs grains dans des vases nommés silos, encore aujourd'hui fort en usage chez les Arabes de l'Algérie, comme dans tous les pays de l'Orient. Des essais auxquels se rattachent les noms de MM. Jacques Laffitte et Ternaux, ont été faits sous la Restauration pour introduire en France l'usage des silos; quoique les grains s'y conservent assez bien,

l'usage ne s'en est pas généralement répandu. Il y a pour cela une raison qui l'emporte sur toutes les autres, une raison qu'il faut publier sur les toits pour forcer nos hommes d'État à en faire leur affaire principale, et nos agronomes à s'en occuper sans relâche: la France n'a pas de réserve de céréales. En temps de paix, elle se suffit à elle-même, grâce au secours des grains étrangers de la Baltique et de la Mer Noire, qui affluent à bas prix sur tout notre littoral; mais, qu'on le sache bien, en France, une guerre malheureuse, une ou deux mauvaises récoltes seulement, c'est la famine.

(Nous donnons aux lecteurs et lectrices de L'ILLUSTRATION le vaudeville final de l'opéra *On ne s'avise jamais de tout*, charmant *pont-neuf* plein de cette bonhomie vive et franche qui distinguait la musique d'autrefois. MM. les vaudevillistes ne manqueront pas sans doute d'en tirer parti.)

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

PREMIER COUPLET.

CHANT. *Allegretto.*

Un tu - teur pour sa pu - pil - le Brû - le des plus ten - dres feux De son

PIANO.

f *p*

œur la paix s'ex - i - le C'est un ar - gus aux cent yeux Il voit tout Est par - tout Du gre -

p

nier jus-qu'à la ea - ve Sans lé - moi A - vec soin Il vi - si - le cha - que coin Son a -

p *f*

mour Nuit et jour Son a - mour le rend es - - cla - - ve De bons chiens Vieux gar - diens Et mal -

f

gré tous ces moy - - - ens Un en - fant vient à bout de trom - per bar - be gri - se Ah! c'est qu'on ne s'a -

pp

vi - se ja - - mais ja - - mais de tout Un en - - fant vient à bout de trom-per bar-be gri - se Ah!

Un en - - fant vient à bout de trom-per bar-be gri - se Ah!

Un en - - fant vient à bout de trom-per bar-be gri - se Ah!

Un en - - fant vient à bout de trom-per bar-be gri - se Ah!

C'est qu'on ne s'a - - vi - se Ja - - mais ja - - mais de tout.

C'est qu'on ne s'a - - vi - se Ja - - mais ja - - mais de tout.

C'est qu'on ne s'a - - vi - se Ja - - mais ja - - mais de tout.

C'est qu'on ne s'a - - vi - se Ja - - mais ja - - mais de tout.

Procédés d'E. DUVASSER.

DEUXIÈME COUPLET.

LE MARQUIS.

Cher docteur, voulez-vous suivre
Le conseil de la raison ?
C'est de brûler votre livre
Et d'oublier sa leçon.

LE DOCTEUR.

Où, ma foi !
Je vous envoie
De ce soin je me délivre,
Mais j'en voi
Comme moi
S'adonner à cet emploi :
Vieux jaloux,
Loup-garoux,
Il vous faut apprendre à vivre,
Comprenez,
Retenez
Qu'ici-bas vous vous damnez.
Un enfant vient à bout, etc



TROISIÈME COUPLET.

LISE (AU PUBLIC).

Avec l'es-poir de vous plaire,
Nous rajustons aujourd'hui
Un opéra centenaire
En son temps fort applaudi.
Les bœufs
En chaussons
Parfois plaisent davantage ;
Les sermons
Froids et longs
Ici ne semblent pas bons.
Si l'auteur,
Par malheur,
N'obtient pas votre suffrage,
Il a tort !
Mais encore,
Ne le jugez pas à mort !
Pardonnez à son goût
Sa funeste méprise ;
Songez qu'on ne s'avise
Jamais, jamais de tout !



MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE V

LA CONSORTION.



« O Jésus, qui fûtes aussi un petit enfant, et qui dès votre enfance avez commencé à souffrir; vous qui croissiez en âge et en sagesse, soumis à vos parents, et acquérant de la grâce devant Dieu et devant les hommes, oh! veuillez garder mon enfance, et faire que je n'en souille pas la pureté, et que mes œuvres,

conformes à votre volonté, me promettent un bel avenir aux yeux de mes parents et de mes concitoyens.

« Bon Jésus, qui avez tant aimé vos parents, je vous recommande les miens; bénissez-les, donnez-leur la patience dans la douleur, la force de se soumettre, et la consolation de me voir grandir tel qu'ils me désirent, dans la crainte du Seigneur.

« Bon Jésus, qui avez aimé votre patrie même ingrate, et qui pleuriez en prévoyant les maux dont elle allait être accablée, regardez mon pays d'un œil bienveillant, délivrez-le de ses maux, convertissez ceux qui le contrastent par leurs fraudes ou par leurs violences; inspirez-leur la confiance du bien, et faites que je puisse devenir un jour un citoyen probe, honnête, dévoué. »



Marguerite faisait répéter cette prière à son Venturino, qui se tenait à genoux devant elle et les mains jointes. Une mère qui apprend à prier à son enfant est l'image à la fois la plus sublime et la plus tendre qu'un puisse se figurer. Alors la femme, élevée au-dessus des choses de ce monde, ressemblait à ces anges qui, nos frères et nos gardiens dans cette vie, nous aident et nous vertus et corrigent nos vices. Dans l'âme de l'enfant se grave, avec le portrait de sa mère, la prière qu'elle lui a enseignée. L'invocation au Père qui est dans le ciel. Lorsque les séductions du monde voudront le conduire à l'iniquité, il trouvera la force de leur résister en invoquant ce Père qui est dans le ciel. Jeté au milieu des hommes, il rencontre la fraude sous le manteau de la loyauté, il voit la vertu dupée, la générosité raillée, la haine furieuse, et fièle l'amitié; frémissant, il va manœuvrer ses semblables... mais il se souvient du Père qui est dans le ciel. A-t-il, au contraire, cédé au monde, l'égoïsme et ses bassesses ont-ils germé dans son âme? au fond de son cœur résonne une voix, une voix austèrement tendre, comme celle de sa mère lorsqu'elle lui enseignait à prier le Père qui est dans le ciel. Il traverse ainsi la vie; puis, au lit de mort, abandonné des

hommes, entouré seulement du cortège de ses œuvres, il revient encore, en pensée, à ses jours enfantins, à sa mère, et il meurt plein d'une tranquille confiance dans le Père qui est au ciel.

Et Marguerite faisait répéter cette prière à son petit enfant; puis le désolant elle-même, aimable travail qui n'est jamais une fatigue pour les mères, mais la plus suave des douceurs, elle le couchait, le baisait, et, avec l'effusion de la tendresse maternelle, elle s'écriait : « Tu seras vertueux ! »

Bientôt Venturino abandonnait ses paupières à ce sommeil béni de l'enfance, qui s'endort sans une pensée entre les bras desanges, sans une pensée se réveille... Heureux jours! les plus beaux de la vie, et qu'on passe sans les goûter! Marguerite contemplait la rapide respiration de l'enfant. Le brillant incarnat que le sommeil répandait sur les joues de Venturino l'invitait à les couvrir de ses baisers, et le visage de la mère resplendissait d'une ineffable béatitude pendant qu'elle demeurait absorbée dans la contemplation muette de ces yeux fermés, qui devaient lui sourire amoureusement au réveil.



Enfin, Marguerite s'arracha à ce berceau, et vint dans la salle où s'étaient réunis les plus intimes amis de la famille pour saluer le retour de Pusterla. La joie de le revoir avait effacé dans le cœur de Marguerite les dégoûts que lui avait causés l'absence. Son âme, si bien faite pour sentir les joissances d'absence, lui disait qu'après un éloignement si fécond en périls, rien ne sourirait davantage à son mari que de rester paisible entre sa femme et son fils, et de réunir trois vies en une seule. Mais d'autres pensées bouillonnaient dans l'esprit de Pusterla, et tout le jour il ne faisait que rêver et préparer la vengeance.

Pendant son séjour à Vienne, il n'avait point caché à Masino ni le nouvel outrage qu'il venait de recevoir, ni sa vieille haine. Le Scaliger, voulant tourner ce ressentiment à son profit, l'enflamma autant qu'il put, et promit à Pusterla que, quelle que fût la résolution qu'il prit, il trouverait en lui assistance et protection. Matteo Visconti, que ses déportements rendaient fameux par la suite, ne devait pas être vivement touché des désordres de son oncle, mais il était bien aise de troubler l'étang pour y pêcher, et il attisa le mécontentement de Pusterla. Il lui donna des lettres pour ses frères Galéas et Barnabé, où il les exhortait à se souvenir de leur origine, et à profiter de l'occasion pour rompre le joug, comme il disait, d'un prêtre et d'un bourreau.

Pusterla étant revenu secrètement à Milan, aucune banrière sur les tours n'annonçait sa présence, et la garde communale ne veillait point à la porte du palais; mais, à l'intérieur, Pusterla devorait les orages de son âme, sans que sa femme parvint à les adoucir. Habitué à la vie bruyante des cercles, aux discussions, toujours avide de nouvelles et fortes émotions, il n'aurait pu passer même cette première soirée paisible dans sa famille; par son ordre, Alpinolo avait porté l'avis de son retour à ses amis les plus sûrs, et ceux-ci, le soir, l'un après l'autre, par une porte secrète demandant sur la voie des seigneurs Piatti, étaient venus le trouver et le consoler.

Les dehors du palais étaient muets et sombres, comme s'il eût été désert; mais à peine Franzino Malcolato, le fidèle portier, avait-il fait passer les amis du seigneur à une première cour dans la seconde, ils étaient accueillis par des valets vêtus en livrée mi-partie jaune et noire, qui, portant des torches de cire, les introduisaient de plain-pied dans une



vaste salle sans communication avec le palais, et entourée par les jardins. Des tapisseries historiques couvraient les murailles; çà et là des étagères portant des vases et des plats en faïence avec des fruits en relief et colorés; deux larges fenêtres, percées de chaque côté et tendues de rideaux d'éclatantes couleurs, donnaient passage à la brise du soir, qui temperait agréablement la chaleur du mois de juin. Ils entraient, et les uns entourant Francesco, les autres assis sur de vastes chaises de velours, d'autres, près d'une table où l'on avait posé en désordre des gants, des manteaux, des épées, des toques, discouraient, racontaient, interrogeaient, écoutaient. On remarquait le bouillant Zurione, frère de Pusterla; le modeste Malino de Besozzo, Calzino Fornello de Novare, Borolo de Castelletto, et d'autres, exaltés Gibelins, qui, déçus aujourd'hui d'un prince dont ils avaient autrefois établi le pouvoir, montraient par là qu'il n'avait point réalisé leurs espérances. Les frères Pinalla et Martino Aliprandi arrivaient les derniers. Ils étaient nés à Monza; le premier, habile capitaine; le second, jurisconsulte renommé, ils avaient gagné la faveur d'Azzone en lui ouvrant, en 1229, les portes de Monza, que Martin, devenu podestat, fit cindre de murailles. Pinalla la défendit contre l'empereur Louis de Bavière; puis, à la tête de l'armée de Visconti, il envoya Bergame au roi de Bohême. Ces prouesses lui valurent d'être, à la Pâque de 1258, aimé chevalier dans l'église de Saint-Ambroise, en même temps que notre Pusterla. Mais Pinalla était descendu de cet apogée lorsque, à l'époque de l'invasion de Lodrisio, il se vit lâchement abandonné des troupes qu'on lui avait confiées pour défendre le passage de l'Adda à Rivolta. Une nouvelle guerre qui pourrait le venger du dédain de Lucchino, ou du moins, par de belles entreprises et de brillants succès, effacerait la honte de son armée, était le plus ardent de ses desirs.



Dans une telle assemblée et dans une semblable circonstance, on ne devait point s'attendre à de paisibles discussions : au ressentiment des malheurs publics, chacun ajoutait le ressentiment d'une injure particulière. Aussi s'éclapèrent-ils en projets violents, furieux contre les tyrans de leur pays, et ils donnèrent d'autant plus carrière à leur haine qu'ils étaient plus sûrs de ceux qui les entouraient. « Hélas ! oui, s'écriait Franciscolo, au moment où Marguerite, après avoir courché son fils, entra dans la salle, ils vont, ces vieillards, chantant les maux qui nous accablent au temps de notre liberté ! Ce n'étaient que batailles : tous, jusqu'aux enfants, devaient s'exercer sans cesse au maniement des armes. Tout à coup sonnait la Martinella, on sortait le Caroccio, et chacun, de gré ou de force, était réduit à se voir de fer, à se priver du repos de sa maison, des gains de son métier, pour courir dans les sanglants dangers de la mêlée ou dans les obscurs périls de l'embuscade ; d'autres fois, révoltes des bourgeois, exils, dénonciations, meurtres... Oh ! que n'avons-nous un chef qui nous contienne avec une main de fer ! C'est ainsi que parlaient les timides à qui la nature a refusé un sang généreux, ou qui s'est refroidi sous les glaces de l'âge. »

Zurione l'interrompit : « Et c'est là l'aimer la patrie ! Ils reculent aujourd'hui ce qu'ils avaient songé. La liberté est dévotie, la guerre ne l'est pas. Les meurtres, l'exil, ne sont pas moins fréquents et ils ne profitent plus à la patrie ; ils ne servent qu'à consolider la puissance de notre maître et à ruiner vos propres foyers. Alors c'est ainsi que voulions la guerre, nous qui la détestions. Après l'effervescence d'une première ardeur, tout se calmait et murmurait pour le bien de nous ou du plus grand nombre. Aujourd'hui le seigneur commande la bataille seul, à son gré, pour satisfaire à des intérêts isolés, et c'est nous qui devons le suivre. Notre travail est stérile. »

— Vous dites vrai, s'écriait Alpinolo, sa gloire ! A qui est revenu l'honneur de la victoire de Parabiago ? à qui a triomphé ? qui en a tiré profit ? On a dit : Lucchino est un vaillant chevalier, donc élevons-le à la seigneurie. — Et pourtant, si nous n'avions pas eu la...

— Oh ! pourquoi, reprit Zurione, pourquoi l'as-tu détaché de l'arbre à Parabiago ?

— Il n'est certainement nié ou valait l'arbre, dit le docteur Almirando, on ne verrait point aujourd'hui les privilèges des nobles, les Ghibelins confondus avec les plus chers Guelphes, les grands seigneurs grevés de tributs comme la plèbe la plus infime ; on ne verrait point dans l'oubli ceux qui autrefois...

— Et nous nous taisons ! disait Alpinolo, les yeux éteints, dans et frappant la table de sa main. Ne pouvons-nous nous venger ? Quoi ! n'avons-nous plus d'épées ? Les bras lombards n'ont-ils plus de nerfs ? Nous n'avons qu'à vouloir être libres, nous le serons. »

Et il levait les yeux sur Marguerite, comme pour chercher une approbation dans l'expression des traits de sa maîtresse. Dès sa première enfance, Marguerite avait été habituée à entendre discuter chez elle les affaires publiques, et elle s'était formée une manière de les voir et de les apprécier. Dans ces temps où la vie publique avait tant d'énergie, il n'était donc pas ridicule qu'une femme s'entretint de politique, et elle ne laissait pas l'impression fâcheuse qu'on peut éprouver à d'autres époques en voyant une dame décider hardiment les questions qui embarrassent les plus sages, sans écouter autre chose que la sensation du moment ou l'opinion de son plus proche voisin. L'éducation qu'elle avait reçue de son père lui avait appris à discerner la raison des exagérations des exalts, et les injures véritables des préjugés de la passion ; mais, n'espérant pas calmer l'impétuosité de l'assemblée, ni lui faire goûter ses raisonnements, elle se tenait à l'écart, et elle commençait à causer avec le docteur Almirando.

Celui-ci, en véritable érudit qu'il était, se montrait tout fier d'avoir en le premier, à Milan, le livre des *Remèdes de l'une et de l'autre Fortune*, publié vers ce temps par Pétrarque, et il s'était empressé de l'apporter dans cette soirée à Marguerite,

qu'il savait amoureuse des belles nouveautés. Elle feuilletait le livre en lui demandant son avis et en jetant ça et là les yeux sur le parchemin. Bientôt, de sa belle main, elle demandait un peu de silence, et d'une voix suave qui commandait aussitôt l'attention des assistants, comme au milieu d'une taverne lorsque une flûte mélodieuse se fait entendre, elle parla ainsi : « Écoutez les sages pensées du livre que le docteur m'a donné : Les citoyens croient que ce qui était la reine de tous n'était la ruine d'aucun d'eux. C'est pourqu'il convient de chercher avec pitié et prudence à porter la paix dans les esprits ; et si cela ne réussit pas auprès des hommes, il faut prier Dieu de ramener la lumière dans l'âme des citoyens. »

Alpinolo comprit cette réponse indirecte. « Si l'énergie d'une volonté manie, dit-il, manque aux citoyens, que ne peut accomplir un seul homme ? que ne peut le poignard d'un homme résolu ? »

Almirando, prenant le livre dans ses mains, ajoutait : « Ma donna est comme l'abeille : des fleurs, elle ne prend que le miel. Mais l'abeille elle-même a son aiguillon pour repousser les attaques, et je vous prie d'écouter ce que le divin poète dit en un autre endroit ; il lui : *On a un seigneur de la même façon qu'un a la gale et la peste. Seigneurie et peste sont choses contradictoires. Dire qu'un seigneur est bon n'est que mensonge et adulation manifeste ; il est le pire de tous les hommes parce qu'il enlève à des concitoyens la liberté, le plus grand de tous les biens de ce monde, et que, pour satisfaire l'insatiable avidité d'un seul, il voit d'un oeil sec des milliers de souffrances. Qu'il soit aimable, gracieux, libéral à donner au petit nombre de ses favoris les dépouilles de ses sujets, qu'importe ? c'est l'art de ces tyrans que le peuple appelle seigneurs et qui sont ses bourreaux. — Bien ! — Bravo ! — Bien pensé ! — Heureusement dit ! » Tels étaient les cris qui, de toutes parts, s'élevaient de l'assemblée. Le docteur, flatté de ces applaudissements comme s'ils se fussent adressés à lui-même, continua : « Prétez l'oreille, voilà qui est plus fort : *Comment peux-tu déclarer tes frères, ceux qui ont passé avec toi les jours de l'enfance et de l'adolescence, ceux qui ont respiré le même air sous le même ciel, qui ont tout partagé avec toi, sacrifices, jeux, plaisirs, souffrances ? De quel front peux-tu exiler la ou tu sais que ta vie est détestée et que chacun te souhaite la mort ?* — Qu'en dites-vous ? Est-il besoin de vous expliquer ce portrait ? n'est-il pas écrit précisément pour... »*

— Pour Lucchino ? qui en doute ? c'est lui tout entier, » répliquèrent ensemble tous les conjurés. Puis l'un commentait, un second répétait, un autre voulait voir de ses yeux les paroles sacro-saintes du grand Italien, de l'Italien vraiment libre, comme ils l'appelaient Pétrarque, sans se souvenir qu'il consiliait alors les prêtres dans Avignon, qu'il avait caressé Lucchino de ses flatteries, et que, mesurant les vertus des princes à leur liberté, il avait proclamé l'évêque Giovanni le plus grand homme de l'Italie. Ces adulations devaient même lui attirer le blâme d'un autre illustre de ce temps-là, Boccaccio, qui lui reprocha de vivre dans une étroite amitié avec le plus grand et le plus odieux des tyrans de l'Italie, dans une cour aussi pleine de bruit et de corruption que l'était celle des Visconti.

Marguerite, dont la douceur naturelle avait été entretenue par les conseils intelligents de son père, jetait ça et là quelques paroles pour désapprouver les mesures excessives. Elle montrait que de telles plaintes contre un gouvernement tyrannique ne pouvaient que l'empêcher d'envenimer les souffrances. Il lui fallait plutôt, si c'était possible, le réformer par les voies légitimes, et non alimenter dans le sein des opprimés une fureur impuissante. Si ces moyens manquaient, il fallait souffrir en paix ou changer de patrie. « J'ai entendu, ajoutait-elle, dire souvent que la patience est la vertu des novateurs. Aucune réforme ne peut grandir si elle n'a ses racines dans le peuple. Ce peuple, malgré l'opinion des partis extrêmes, n'est ni tout or, ni tout fange. Sans cesse courbé sous le travail, il ne s'abandonne guère aux sentiments, et calcule de préférence les avantages immédiats. Ne dédaignez pas les avis d'une jeune femme ; je vous les donne comme empreints de l'expérience de mon père, qui avait aussi ce proverbe dans la bouche : Le peuple est comme saint Thomas, il veut voir et toucher. Mais vous, quelle est votre conduite ? Vous parlez de liberté, et vous n'interrogez point la volonté du peuple ; de vertu, et vous vous préparez à l'assassiner ! »

— Non ! non ! c'est parler avec sagesse, » disait en l'appuyant Maffio Besozzo ; « on ne doit point recourir à des moyens si désespérés. A qui s'est jamais le meurtre d'un tyrant ? Demain le peuple s'en donnera un autre. Nos vœux seraient une route plus sûre. La religion a établi sur la terre une puissance supérieure à celle des trônes, gardienne spirituelle de la justice et tutrice de la faiblesse contre la violence. L'innocence qui se confie en elle et lui demande secours est toujours accueillie, et l'épée des tyrans s'émousse contre le manteau des papes étendu sur l'humanité. Vous vous rappelez qu'un empereur demanda pardon, les pieds nus, à Grégoire VII, des injustices commises. Quand Barberousse voulait étouffer la liberté lombarde, qui marchait à la tête de notre ligue, qui empêcha l'Italie de tomber tout entière sous le joug des Allemands ? Qui réprima la sauvage tyrannie d'Exzelmo ? Aujourd'hui, nous nous dédions de cette puissance pacifique pour ne nous en rapporter qu'à notre épée. Nous voyons les fruits de notre déliance. »

— O le guelfe hypocrite ! dit le papiste ; le noime ! » s'écrièrent à la fois les assistants. Ils n'avaient point de raisons à opposer aux faits rapportés par Maffio ; aussi se jetaient-ils dans l'invective et dans le sophisme. « Le pape, repréna Pusterla, que peut-on espérer de lui ? Homme-fidèle de la France, il veut se créer un royaume terrestre comme ces princes que nous combattons. Il n'y a de salut que dans le peuple. »

— Et le peuple, interrompit Martin Almirando, le peuple, n'est-ce pas nous ? La pesanteur du joug des Visconti n'est-elle pas sentie par tous ? Le peuple qui l'a élu peut lui retirer l'autorité qu'il lui a donnée. Mais ce peuple qui gémit dans l'oppression a la bouche fermée par l'épouvante. Il n'est

qu'un moyen pour qu'il manifeste ses vœux, et c'est la révolte.

— Et les armes, ajouta Pinalla.

— L'Etat, reprit Franciscolo, est entouré de seigneurs chagrins ou envieux de la grandeur de Lucchino. Qu'y a-t-il de plus facile que de s'entendre avec eux ? le suis sûr de Vérone. Lui de désirer l'amitié de Visconti, le Scaliger n'attend que l'heure de se déclarer contre lui. La révolte de Lodrisio a montré que pour détruire la *Vipère*, il ne fallait qu'une bande soudoyée. Que sera-ce donc lorsqu'elle sera attaquée par un chef appuyé de la confiance du peuple !

— Ne pourrait-on pas tirer Lodrisio lui-même de sa prison de Saint-Colomban ? demanda Zurione.

— N'est-il donc pas d'homme, dit avec mépris Pinalla, qui sache mieux que lui tenir l'épée ?

— N'est-il pas de chefs, ajoutait Borolo, mal vassaux plus relevés ? Barnabé et Galeas sont maintenant mal vu de leur oncle ; ils leveraient bien vite leur bannière s'ils étaient certains d'avoir des partisans.

— Quel foyeu peut-on faire sur eux pour notre dessein ? demandait Pusterla, à demi fâché de n'être point pressé lui-même. J'ai pour eux des lettres de leur frère Matteo, mais je ne sais jusqu'à quel point on doit compter sur eux.

— Ces sont des âmes libres, enflammées de l'amour du bien public et de la liberté, » criait Alpinolo, prompt à supposer dans les autres les sentiments qui l'animait. Mais Besozzo, plus expérimenté et plus pénétrant, répliqua : « Amis de la liberté ! Attendons pour leur donner ce nom qui seuls soient assis au pouvoir. Qu'un général assiège une cité, il met tous ses soins à en démolir les défenses ; il ouvre la brèche, il abat les murailles. S'en est-il rendu maître, il va mettre tous ses soins à relever les remparts, à réparer, fortifier les murs de la ville. C'est l'image de ceux qui aspirent à gouverner. »

— Et c'est pourquoi, ajouta Orlino Borso, ils donnent de l'ombre à Lucchino. Barnabé joue un double rôle : il se montre avec nous amoureux de la liberté ; avec son oncle, dégoûté de tout désir de régner. Quant au beau Galeas, son ambition s'évapore au sein des magnificences qu'il figure, et il est trop occupé à partager le lit de Lucchino pour pouvoir partager son trône. »

Cette saillie excita un rire général. Zurione l'interrompit. « Qu'avons-nous besoin, s'écria-t-il, de revenir sans cesse à cette famille maudite ? Nous avons été maltraités par les pères, donc il nous faut mettre les fils à notre tête : beau raisonnement, en vérité ! La cité est-elle donc si dépourvue d'hommes riches et puissants ? Au dehors, manquant nous d'alliés prêts à nous tendre la main ? Quelque ennemi qui se présente contre Lucchino, nous sommes prêts à le secourir... »

— Et une faule d'innocents tomberont sous l'épée en courant à la recherche d'un bien qu'ils ne connaissent pas, que peut-être ils ne désirent pas. Et vous attirez sur la patrie la guerre, la ruine, les massacres, les violences, pour un résultat incertain ou pour une victoire dont l'unique fruit sera un changement de maître. »

Marguerite avait ainsi interrompu son parent, s'exprimant avec ce calme qui est l'attribut de la raison. Mais il faut d'autres accents pour frapper des esprits exaltés. On cria de tous côtés : « Avec une pareille doctrine, on n'entreprendrait jamais rien. — Le bien public doit être préféré au bien particulier. — Aucune entreprise n'est plus sainte que celle de délivrer la patrie. » Franciscolo, avec un mouvement de dédain, s'écria impétueusement. « Soit, restons là, les mains dans les mains ; faisons-nous troupier pour que le loup nous dévore ; faisons-nous, et que le tyran foule aux pieds nos privilèges, qu'il deshonore nos femmes... »

A peine cette parole fut-elle sortie de ses lèvres, que, se levant au coup qu'elle allait porter à Marguerite, il eût voulu la retenir. Il s'approcha d'elle, la combla de caresses, l'apaisa des sons de tendresse qu'elle affectionnait le plus. Mais sa parole avait été accueillie par un murmure d'approbation et avait tourné la conversation sur la tentative injurieuse de Lucchino, sur les débâcles de ce prince et sur d'autres faits de même nature. Celui-ci rappela l'insolence de Lando de Plaisance ; celui-là parlait d'Ubertino de Carrare, qui, ayant été outragé par Alberto della Scala, fit ajouter une corne d'or à la tête de More qui lui portait pour cimier, et qui, peu de temps après, par ses manœuvres, enleva Padoue aux Scaliger. « Ce n'est pas la première fois qu'on perd une belle ville pour avoir insulté une belle femme. — Gloire à brutes et à ses imitateurs ! vive la liberté ! vive la république ! vive saint Ambroise ! » Ces cris faisaient retentir les échos de la salle. Comme une décharge électrique secoua tous ceux qui se trouvaient dans l'air qu'elle a ruiné, ainsi la parole d'un seul homme avait animé toutes ces imaginations lombardes.

Un milieu de l'agitation de l'assemblée, apparut un petit esclave mauresque, vêtu de blanc à l'orientale, avec de grosses perles aux oreilles et au cou. Il portait sur sa tête, en levant les bras à la façon des amphores antiques, un vaisseau d'argent en forme de panier, dans lequel on avait disposé des rafraîchissements et des confitures. A côté de lui, un page portait, sur une soucoupe d'or ciselée, une large tasse de même métal et travaillée avec un art infini ; un autre page la remplissait d'un vin exquis contenu dans une fiole d'argent. On l'offrit d'abord, à genoux, à Franciscolo, qui la porta à ses lèvres et la fit circuler parmi ses amis. On dut la remplir plusieurs fois, et la générale liquidité exalta encore dans les âmes l'amour de la patrie.

« A la liberté de Milan ! » s'écria Alpinolo.

— Oui, oui, réprouveront-ils tous, et vidant les coupes, ils criaient : Vive Milan ! vive saint Ambroise !

— Et meurent les Visconti ! » ajouta Zurione. Cette parole ne resta pas sans échos, mais personne ne se leva, comme de nos jours le Parli, pour corriger ce cri en disant :

« Vive la liberté ! et la mort à personne ! »

Bientôt, après s'être serré la main en signe d'alliance et de fidélité, ils élevèrent leurs manteaux sur leurs épaules, enfoncèrent leurs bécots sur leurs têtes, et se séparèrent en se



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

CHARLES GOSSELIN,
EDITEUR.

LES MYSTÈRES DE PARIS: par Eugène Scribe. Nouvelle édition, revue par l'auteur, et illustrée de 5 à 100 dessins, vignes, scènes, types, etc., par les meilleurs artistes. Gravures sur acier et sur bois, sous la direction de M. Lavoisier. Prix: 50 centimes la livraison, contenant 16 pages de texte et une grande vignette tirée sur feuillet séparé.

Les *Mystères de Paris*, sous quelque forme qu'ils se soient présentés, feuilletés ou livrés, ont acquis, soit en France, soit à l'étranger, une popularité immense et dont on citerait peu d'exemples.

Six éditions, imprimées en France aussitôt après l'achèvement de chaque partie, ont été immédiatement enlevées; la Belgique, avec ses nombreuses contrefaçons, a peine à satisfaire aux demandes de l'étranger: les *Mystères de Paris* sont traduits dans toutes les langues, insérés dans les journaux de tous les pays au fur et à mesure de leur apparition, et réimprimés ensuite en volumes. Nous connaissons plusieurs éditions en langue allemande, et nous avons sous les yeux une édition en hollandais, publiée avec gravures, qui compte un grand nombre de souscripteurs.

La publication des *Mystères de Paris* est commencée depuis plus d'un an. Accueillie à son début avec le plus vif intérêt, elle a tenu constamment ses lecteurs sous le charme de ses récits touchants et dramatiques; on attend avec impatience le nouveau feuillet, c'est par lui qu'on commence la lecture du journal; le dénouement des trames si multiples de cette œuvre originale préoccupe d'abord l'attention, et laisse en seconde ligne les faits réels de chaque jour.

Un tel succès est le meilleur des prospectus; il justifiera sans doute la publication que nous annonçons aujourd'hui d'une édition illustrée des *Mystères de Paris*. En effet, quel livre pouvait mieux que celui-ci offrir des sujets au luxe de la gravure, par la variété des types, par l'étude des localités, par le dramatique des situations? Tout s'y trouve, depuis la grisette et même un degré au-dessous, jusqu'à la grande dame; depuis le forçat, l'assassin, jusqu'au prince humanement providentiel. Tout se fait par le crime ou par la vertu aux extrémités de l'échelle sociale.

L'auteur n'a point en cette sensibilité négative qui fait que l'on recule devant les plates hideuses de la misère et du vice, qui l'ont fermé les yeux pour ne pas les voir, et qui, de cet égoïsme, suscitent ses exclamations incriminantes aux dolentes paroles de la compassion. M. Eugène Scribe a tout vu, tout absorbé, sans se retrancher derrière un pudibondisme commode qui n'est qu'un égoïsme déguisé. Aussi, malgré les susceptibilités d'un certain monde qui s'enveloppent dans ses principes rigoristes ou qui jettent de ses vices à huis-clos, cette crainte de ce qui ressemble à une amoralisation ou à un reproche, ce livre, qui déchire d'une main délicate et hardie le voile qui couvre les *mystères de Paris* dans ce qu'ils ont de plus terrible et de plus odieux, est devenu le livre de tous, par ce que nous savons que chaque jour frappe droit à la porte du cœur, et l'ouvre aux sensations de l'intérêt et de la pitié.

Chacun voudrait voir cette *Gondole*, cette *Plou-de-Marie*, qui depuis *Manon Lescaut* est la plus heureuse création que le roman ait rêvée; cette *Louise*, femme sans nom, qui se relève par les bons instincts de la femme; la *Chouette*, vrai type du vice passé dans le sang, avec toute la passion du mal pour le mal; la douce *Louise*, pauvre fille comme il y en a tant, qu'un peu de pain d'une loi de pitié et de compassion; madame d'*Harville*, cet ange consolateur, en qui la clarté d'un cœur de si nobles inspirations pour remplir le vide de son âme asséchée; la fière madame de *Lucenay*, duchesse comme on en a vu à la merci de ces fils de famille qui les exploitent pour la satisfaction de leur vanité; *Suzette*, cette âme froide et froide égoïste; la belle *Coëly*, ce démon tentateur qui supplie au bonheur, enfin la délicieuse *Rigolotte*, qui jette l'air de gaieté et de bonne humeur à travers ce drame tissu de lâchetés, de douleurs et de forfaits.

Et, à côté de ces femmes, le *Maître d'école*, qui s'est fait un masque aussi affreux que son cœur; le *Choucroute*, qui parle une langue si étrange, et qui se laisse dompter si facilement au nom de l'honneur; *Moré* le lapidaire, honnête et laborieux artisan, seul soutien d'une famille nombreuse que le sort vint à l'une de ces atroces misères si communes et si peu connues des heureux du monde; *Tortillard*, ce gainier vicieux de naissance, tel qu'on n'en trouve qu'à Paris, sans savoir d'où ils viennent ni où ils vont, enfants perdus dont les parents pas tourment de la vie vers le bagne et l'échafaud; l'enfant *Ferrand*, leur maître à tous, les faisant agir à son profit, en prenant pour auxiliaire l'hypercorré de la vertu et de la religion; le vicomte de *Saint-Remy* *Paladin* *de-Bardamont*, l'infortuné *Germain*, l'atrocité *Marcel*, M. et madame *Pipet*, ces porteurs modèles que le rapin *Cabotin* fait passer par-ci par-là, et si les bonheurs qu'on voit en *Bodolphe*, *Bodolphe*, le dieu de cette époque tragique; sans parler des autres personnages du second plan, qui tous se rattachent à la *recette* et à l'intérêt de l'action.



(Le Choucroute.)

Nous connaissons tous les acteurs, et malheur à l'artiste s'il ne les fait pas ressembler! Mais nous avons fait appel aux hommes les plus habiles, et ils ont répondu avec toute la sympathie que leur inspire un ouvrage si fécond en sujets nobles et heureux; ils ont cherché les modèles la où l'auteur les a pris, et la fidélité du dessin sera la même que celle du récit.

La Gloire nous donne ce qui, dans Paris, a été le plus rigoureux de la ligne droite et du corbeau. Prisons, loges, boudoirs, chalets, chaque infirmité, taudis et palais, concourront à la variété de la mise en scène sur ce théâtre où s'agitent tant de passions diverses que le poète a nuancées avec la verve et l'habileté des contrastes, pour l'enseignement du riche et du pauvre, dont il est le moraliste tendre, énergique et sévère.

Conditions de la souscription :

L'édition illustrée des *Mystères de Paris* sera publiée en 80 livraisons. L'ouvrage formera 2 forts volumes divisés en quatre parties format tres-gran in-8, papier velin. Chaque partie, contenant vingt feuilles d'impression et 70 à 80 gravures, coûtera 10 francs. Le prix de la livraison est de 50 centimes. Chaque livraison contient une feuille de 16 pages de texte, une grande gravure sur acier ou sur bois, imprimée sur feuillet séparé et représentant une scène ou un personnage-type en pied, et trois ou quatre gravures moyennes dans le texte; le tout renfermé dans une couverture imprimée avec vignette. Il paraît une ou deux livraisons par semaine. L'ouvrage sera entièrement publié avant octobre 1841. Le papier velin superin est fourni par les papeteries du Marais, si connues par l'excellence de leurs produits. — L'impression est confiée à MM. Bethune et Plou, dont l'habileté est justifiée par de belles et nombreuses publications.

On s'abonne à Paris : chez l'éditeur CHARLES GOSSELIN, 50, rue Jacob. — On s'abonne également à la Librairie GARNIER frères, Palais-Royal, galerie d'Orléans, et chez tous les libraires et depositaires de publications pittoresques.

Tout souscripteur de Paris qui paiera vingt livraisons à l'avance, les recevra à domicile et sans frais. — Pour les départements, s'adresser aux principaux libraires.

L'ENCYCLOPÉDIE NOUVELLE, ou Dictionnaire philosophique, scientifique, littéraire et industriel, offrant le tableau des connaissances humaines au dix-neuvième siècle, par une société de savants et de littérateurs, publiée sous la direction de MM. P. LEROY et J. REYNARD. — Mathématiques, Astronomie, Physique, Chimie, Géologie, Zoologie, Botanique, Agriculture, Mécanique,

Arts et Métiers, Philosophie, Histoire, Politique, Économie politique, Statistique et Géographie, Littératures anciennes et modernes, Architecture, Peinture, Sculpture, etc., etc., etc.

MODE DE PUBLICATION DE L'ENCYCLOPÉDIE NOUVELLE.

L'Encyclopédie nouvelle, ou Dictionnaire philosophique, scientifique, littéraire et industriel, offrant le tableau des connaissances humaines au dix-neuvième siècle, se composera de 7 à 8 volumes in-4, de 1664 colonnes ou pages chacun, et ornés de gravures, portraits, cartes géographiques, etc. Tout volume qui dépassera le huitième sera donné *gratuit* aux souscripteurs. Chaque volume est divisé en huit livraisons, qui se publient le 1^{er} de chaque mois, et chaque livraison contient 208 colonnes ou pages, brochées avec une couverture imprimée. Une livraison mensuelle renferme la matière de 2 volumes in-8. Il paraît chaque année au moins un volume et demi.

Conditions de la souscription, et facilités accordées aux souscripteurs.

PRIX POUR PARIS :

Pour 4 livraisons mensuelles, de 208 colonnes, . . .	2 fr.
— 4 livraisons mensuelles, <i>dito</i> , . . .	8
— 8 livraisons mensuelles, au 1 ^{er} vol. . . .	16
— 12 livraisons mensuelles, au 1 ^{er} vol. 1/2 . . .	24

PRIX POUR LES DÉPARTEMENTS :

Pour 4 livraisons mensuelles, de 208 colonnes, . . .	2 fr. 50 c.
— 4 livraisons mensuelles, <i>dito</i> , . . .	10
— 8 livraisons mensuelles, au 1 ^{er} vol. . . .	20
— 12 livraisons mensuelles, au 1 ^{er} vol. 1/2 . . .	30

On s'abonne à Paris, rue Saint-Germain-des-Près, 9, à la librairie de CHARLES GOSSELIN, bureau central de l'Encyclopédie nouvelle.

DENAIRES ET REPONSES. — PROGRAMME DE 1810.

COURS D'ÉTUDES PRÉPARATOIRES AU BACCALAURÉAT ES-LETTRES; par J.-E. BOUET, directeur du pensionnat de jeunes gens de la rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

(1) PHILOSOPHIE (Psychologie, Logique, Morale, Théodicée, Histoire de la Philosophie), prolegomènes du Programme, d'une Introduction, etc. 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.

(2) LATINITÉ (Prose et Vers, les différents genres, etc.); Rhétorique, Histoire de la littérature grecque, latine, française. 1 vol. in-12. Prix: 3 fr.

(3) HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. — HISTOIRE DE MOYEN-ÂGE ET HISTOIRE MODERNE. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. Prix. les 2 vol.: 4 fr.

(4) GÉOGRAPHIE ANCIENNE, du Moyen-Âge et moderne. 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.

(5) MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Géométrie, Algèbre, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.

(6) SCIENCES PHYSIQUES (Physique, Chimie et Notions astronomiques, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.

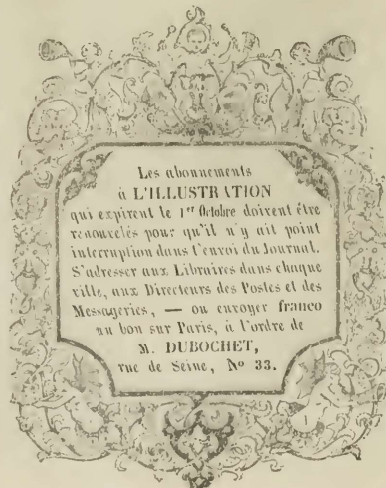
(7) COURS PRATIQUE DE LANGUE LATINE. 2 vol. grand in-40 sur 2 colonnes. 5^e édition, contenant un Exposé de la nouvelle Méthode et les Exercices nécessaires à son application; une Grammaire latine déduite des Textes par l'observation; un choix de Morceaux pris dans tous les classiques et traduits littéralement; une Notice sur chaque auteur; un Dictionnaire des verbes irréguliers, des équivalents, idiomatismes, locutions difficiles; Guide de la Conversation latine, Dialogues familiers, etc. L'ouvrage seul suffit pour faire en quelques mois un cours de latinité. Prix: 5 fr.

(8) MANUEL PRATIQUE DE LANGUE GRECQUE. 1 vol. grand in-16, 5 francs.

5^e édition. (Même méthode que le *Cours de Langue latine*.) Prix: 5 francs.

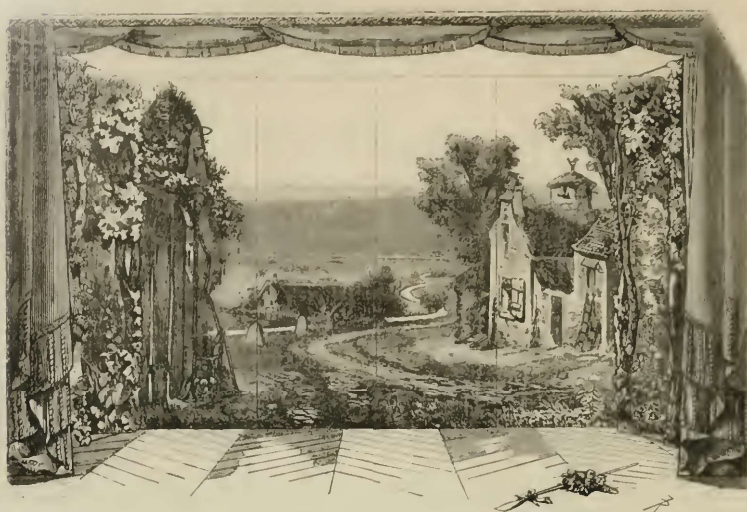
(9) GUIDE DE L'ASPIRANT AU BACCALAURÉAT. 4 vol. in-16. Prix: 2 francs.

NOTA. Les neuf ouvrages ci-dessus, formant 11 volumes, sont adressés franco, par la diligence, à toute personne qui en fait la demande à M. Bouet, par lettre affranchie et accompagnée d'un mandat sur le porteur de la somme de quinze francs. Le mandat ne devra être que le QUINZE FRANCS, si on ne demande que les six premiers numéros.



Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} octobre doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco au bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, N° 33.

Théâtre portatif de Campagne.

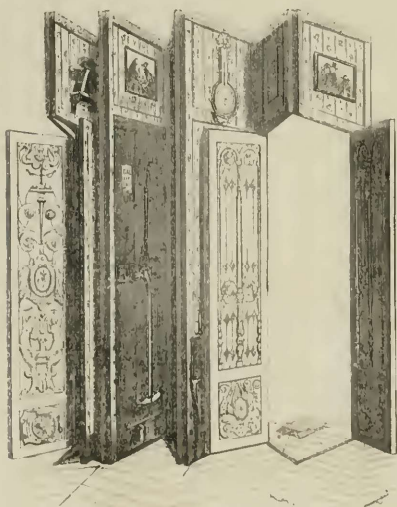


(Développement général.)

Un fabricant de papiers peints (1) a eu l'ingénieuse idée d'appliquer la forme simple et portative du paravent à la construction de petits théâtres de campagne.

Un seul de ces paravents suffit pour la représentation de la plupart des proverbes : avec deux, figurant un salon et un jardin, on peut représenter toutes les pièces d'un répertoire très-varié.

Il est d'ailleurs facile d'appliquer sur les feuilles de ces paravents quelques légers châssis garnis de toiles et recouverts de papier peint, ou plutôt badigeonné par quelque artiste amateur, pour modifier et varier, autant qu'il peut être nécessaire, les décorations principales.



(Développement partiel.)

On place les paravents au fond d'un salon ou d'une galerie, en ayant soin de laisser à l'entour une encinte de dégagement destinée à servir de coulisses et à faciliter l'entrée et la sortie des personnages par les portes pratiquées dans la décoration. On masque ce dégagement et l'ouverture de la

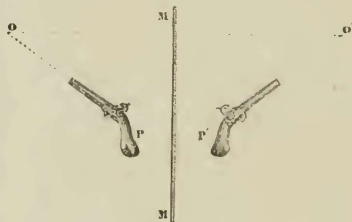
(1) Passage Choiseul.

scène au moyen de deux grands rideaux, qui, fixés par des anneaux à une tringle transversale, s'ouvrent au moyen d'un jeu de poulies ordinaire.



SOLUTIONS DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Placez devant vous un miroir plan MM', dans lequel vous apercevrez l'objet O que vous voulez atteindre. Mettez le canon du pistolet P sur l'épaule ou au-dessus, et dirigez-le, en regardant dans le miroir, et en visant, avec l'image P' du pistolet, l'image réfléchie O' du but à frapper; puis lâchez le coup lorsque l'image sera bien dans l'alignement de la mire et du canon.



II. Il avait 7 napoléons et à la première emplette il en a dépense 4, à la seconde 2, à la troisième 1; car 4 est la moitié de 7 augmentée de 1; 2 est la moitié du reste 5 augmentée de 1; 1 est la moitié du reste 4 augmentée de 1; 2.

On parvient facilement à ce résultat en raisonnant sur le nombre cherché 7 comme s'il était connu, et en imaginant que l'on effectue les opérations indiquées par l'énoncé. On trouvera alors que lorsque du huitième du nombre inconnu on retranche les 7/8 de l'unité, il ne reste rien. Donc le nombre inconnu est 7.

III. En faisant le même raisonnement, on trouvera que si c'est à la quatrième emplette seulement que tout a été dépense, le nombre des napoléons était de 15; de 51 à la cinquième emplette;

de 65 à la sixième, et ainsi de suite. Voici un petit tableau qui montre la marche à suivre pour résoudre complètement la question, quel que soit le nombre des emplettes.

Nombre des emplettes.	Termes de la progression double.	Nombre des napoléons dépensés.
1	2	4
2	4	5
3	8	7
4	16	15
5	32	31
6	64	65
7	128	127
8	256	255
9	512	511
10	1024	1023

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUDRE.

I. Faire une boîte dans laquelle on verra des corps pesants que l'on y jette, une balle de plomb, par exemple, monter de bas en haut, au lieu de descendre de haut en bas.

II. Les trois Grâces portant des oranges, dont elles ont chacune un nombre égal, sont rencontrées par les neuf Muses, qui leur en demandent. Chacune des Grâces en donne le même nombre à chacune des Muses, après quoi elles se trouvent toutes également partagées. Combien les Grâces avaient-elles d'oranges?

RÉBUS.

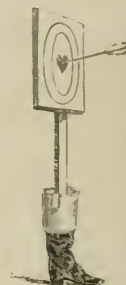
EXPLICATION DES DERNIERS RÉBUS

Et monté sur le faite, il aspire à descendre

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

UNE DEVISE DE CONSEIL.



UNE ENSEIGNE.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinnoi dvore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAPE ET C^e, rue Daubiette, 2.